Nouvelle Série
N° 8
9e Année

Défense de l'Occident

OCTOBRE
1960

Revue mensuelle politique et littéraire
Secrétaire général : Jacques Poillot

SOMMAIRE

M. Bardèche : « Le romantisme fasciste » 3

B. Vorge : Réponse à Maurice Bardèche sur le pessimisme et quelques autres sujets 11

F. Pierret : Paul Sérant ou le besoin de comprendre..... 24

J. Isorni : Plaidoirie pour Marie Stuart..... 28

G. Mermoz : Traîtres professeurs et charlatans blancs d'Afrique Noire 35

S. de Winter : Comment le Congo devint terre d'anarchie..... 46

P. Vandromme : Marcel Aymé rat des champs 53

CHRONIQUES

Les livres, par Claude Elsen 66

Les Essais politiques, par Louis Guitard 74

Notes de lectures, par Claude Elsen, Willy-Paul Romain et Ginette Guitard-Auviste 82

Les Arts, par F.H. Lem..... 88

Les Spectacles, par Bernard Vorge..... 94

DÉFENSE DE L'OCCIDENT, Services commerciaux et vente :
58, rue Mazarine, Paris (6e).

Abonnement. — 1 an : 18,00 NF ; Etranger : 24,00 NF
Soutien : 30,00 NF — Propagande : 50,00 NF

C.C.P. : 65 35-65 PARIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de

à votre revue *DEFENSE DE L'OCCIDENT* à partir du N°.....

NOM .....

PRENOM .....

ADRESSE .....

.....

Signature,

Abonnements. — 1 an : 18 NF

Etranger : 1 an : 24 NF

Soutien : 30 NF ; propagande : 50 NF

Paiement par mandat, chèque bancaire, ou virement postal adressé à « Défense de l'Occident », 58, rue Mazarine, Paris-6e, C.C.P. 65 35 - 65 Paris.

Maurice BARDECHE

LE ROMANTISME FASCISTE

Le titre du livre de Paul Sérant, me fait rêver. Assurément, je suis bien loin de lui reprocher de l'avoir employé. Je me félicite même que, sous cette présentation, il ait pu, sans surprendre le public et même sans choquer les critiques, décrire avec fidélité et avec sympathie quelques aspects de cette manière de sentir et de juger qui apparente les écrivains qu'on a appelés *fascistes*. J'approuve le titre, je l'aurais conseillé. Je le répète, il n'est pour moi qu'une occasion de reflexion. C'est cette expression en elle-même qui est pour moi un sujet d'interrogation. Sur le passé et aussi sur le présent.

⁂

La mystique fasciste fut-elle un romantisme ? Au moins, pour les écrivains français des années 1935 à 1945, fut-elle une pensée romantique, un rêve romantique ? Est-elle, pour nous encore, une nostalgie romantique ? Je m'interroge sur tout cela et je secoue la tête : je n'en crois rien.

A la vérité, je vois bien ce qu'on veut dire. Cet enthousiasme de Robert Brasillach qu'on cite toujours pour les feux de camp dans la nuit, les fêtes de la jeunesse, la cathédrale de lumière, pour tout ce qui était communion collective et spectacle dans le fascisme, et aussi pour tout ce qui était exaltation du sacrifice, la camaraderie, l'héroïsme, le combat, je comprends bien qu'on veut dire que ce fut un éblouissement et un émerveillement de

notre jeunesse. Car le mot romantique, il veut dire que nous n'avions pas encore trente ans. Je pense aussi au désespoir de Drieu, aux sombres prophéties de ses dernières pages, à ce hurlement de mort dans la nuit qui confessait la chute de la civilisation des hommes blancs. Etait-ce du romantisme ? Le désespoir frénétique, le désespoir pour la beauté de désespoir, je veux bien que ce soit de la littérature et du romantisme, mais le désespoir lucide, mais le suicide des vaincus quand ils entendent les pas martelés des légions de l'esclavage et de la mort, ces pas toujours présents depuis ce jour autour de nous ?

Je sais bien ce qu'on veut dire ; non pas ce que Paul Sérant veut dire, mais ce que d'autres voient dans ce mot. Car le romantisme fasciste, cela veut dire aussi qu'il s'agissait d'une pensée mal digérée, de l'engouement d'une jeunesse irréfléchie, d'une préférence toute sentimentale qui s'opposait, qui avait l'audace de s'opposer, ou du moins de se séparer de la pensée classique des maîtres, de ne pas s'aligner sur elle. La pensée classique, la sagesse classique des vieux maîtres n'était pas romantique, elle : elle revendiquait le réalisme politique parmi ses attributs. Et il est trop certain que, pour quelques'uns, l'expression de *romantisme fasciste* sert à ressusciter cette opposition et à excuser le fascisme tout en le condamnant : pour ceux-là, il est une poussée de fièvre, un délire de la jeunesse, un emportement que la reflexion dépasse et réprouve, dont l'âge mûr et les responsabilités écartent comme d'un enfantillage.

Je le répète, je ne soupçonne nullement Paul Sérant d'avoir *sous-entendu* tout cela dans son titre. Encore une fois, ce titre n'est qu'une expression sur laquelle je m'interroge.

Il me paraît évident que, contrairement à ce qu'on répète trop souvent, le choix du fascisme a été pour la plupart des écrivains *fascistes* d'avant-guerre, un choix réfléchi. Que leur sensibilité ait été séduite par certains aspects du fascisme, c'est

incontestable. Mais leur jugement n'était pas moins engagé par leur sensibilité. Le fascisme fut pour eux toute autre chose qu'un enthousiasme juvénile : il fut une solution. Quand l'équipe de *Je suis partout* s'écartait de Maurras, ce n'est pas parce qu'elle préférait les défilés de Nuremberg aux défilés de la fête de Jeanne d'Arc. C'est la pensée de Maurras qui ne leur suffisait plus et non les manifestations des camelots du Roi. Car la pensée de Maurras, formée en 1895, convenait peut-être parfaitement à l'Europe de Poincaré et d'Iswolsky : mais elle était dépassée dans l'Europe d'Hitler et de Staline, dans un monde sur lequel pesait la formidable poussée soviétique que Maurras n'avait pas prévue. C'est en fonction de ce nouvel équilibre européen et non en termes de sensibilité qu'on doit comprendre les choix qui furent faits avant 1940. Pour Brasillach, pour Drieu, pour Abel Bonnard, pour Châteaubriand, le danger qui menaçait notre avenir ne venait plus de l'Allemagne, il ne venait pas non plus d'une rupture de l'équilibre européen en faveur de l'Allemagne ou d'agrandissements dans compensation consentis à celle-ci, l'Europe du traité de Vienne et des Congrès n'était plus de notre temps : le danger qui devait mobiliser nos forces et celui de tous les pays situés à côté de nous était la puissance grandissante de l'immense empire soviétique appuyée dans tous les pays du monde par l'action conjointe des partis communistes. Contre ce danger, les démocraties étaient impuissantes, non seulement parce qu'elles étaient le régime de la médiocrité, des intérêts particuliers et le règne de l'étranger, comme Maurras l'avait admirablement et inlassablement démontré, mais aussi parce qu'elles étaient incapables de forger la mystique qui devait donner une volonté unique à la Nation en face du communisme. Cette mystique, nous pouvions la voir naître auprès de nous, en Allemagne, en Italie, en Espagne, mais elle ne naissait pas en France, le grain jeté inlassablement par Maurras ne germait pas. Si les écrivains nationalistes d'avant-guerre ont cherché une autre voie, c'est

parce qu'ils étaient pleinement conscients que cette mystique était indispensable pour mobiliser les volontés françaises. Les drapeaux, les fêtes wagnériennes, l'image de la camaraderie et du sacrifice n'étaient que les signes de cette mystique. L'enthousiasme n'était que la ferveur de ceux qui ont trouvé leur vérité. Mais le choix de la solution fasciste fut essentiellement pour les écrivains de ce temps un choix réfléchi, délibéré, dont l'origine était dans une analyse du monde moderne qui mettait au premier plan le danger communiste que Maurras ne regardait que comme une conséquence accessoire de la démocratie. Aujourd'hui, je ne sais s'il existe des écrivains qui accepteraient sans protester d'être taxés de fascisme. Je crois bien que je suis à peu près le seul et on devrait m'en remercier. Cela permet de dénoncer les produits d'une intelligence toute difforme et en même temps d'instruire en montrant les effets d'une conduite inconsidérée. Mais s'il n'existe pas d'écrivains qu'on puisse appeler fascistes, je crains qu'on ne rencontre en assez bon nombre des jeunes gens assez impatients pour revendiquer cet adjectif en y joignant même la qualité d'intellectuels qu'on ne saurait leur refuser puisqu'il leur arrive de lire, de réfléchir, de comparer et de conclure. Leur fascisme (et le mien) est-il romantique, est-il nostalgique ? Je ne souscris pas non plus à cette opinion commode.

Nous nous passons fort bien de bottes, de chemises et de brassards et nous n'y voyons plus l'essentiel de la force. Nous n'allons plus sur des lieux élevés pour fêter la nuit du solstice Nous ne déchiffrons plus les runes sur les routes parcourues par les cavaliers de Rollon. Nous ne chantons plus guère les beaux chants hitlériens que pour nous souvenir de ceux qui les chantaient en montant au combat. J'ai connu des garçons qui répétaient volontiers ces gestes d'autrefois, je les regardais avec amitié accomplir ces pèlerinages. Le temps en est passé. Les dernières braises du feu qui enflamma la jeunesse d'Europe se sont éteintes un peu après l'année 1950 et s'il

existe encore des fidèles pieusement attachés aux rites du fascisme. ils sont maintenant comme ces cathares qui entretinrent pendant cinq siècles sur la colline sacrée de Montségur les symboles brisés de leur foi.

Non, cette pensée qu'on déforme en l'appelant fasciste, ne repose pas sur un album d'images et sur une collection de souvenirs. Elle contient ces images, si l'on veut, elle abrite ces souvenirs, elle refuse de les proscrire et même, soyons sincères, elle est née en partie d'eux : mais elle n'existe, elle n'est vivante, elle ne se perpétue que parce qu'elle se nourrit des contradictions du monde moderne, qu'elle est tournée vers l'avenir, qu'elle est une solution et non un sentiment.

L'opposition aux contradictions du monde moderne réside essentiellement dans le refus d'accepter la division du monde en deux blocs reposant sur deux idéologies. Il n'y a pas d'autre opposition fondamentale et il ne peut pas y en avoir d'autre : car l'opposition qui donne toujours raison à Washington ne débouche pas plus sur un avenir que celle qui donne toujours raison à Moscou, elle se stérilise sur une position défensive, elle ne prépare comme l'autre que les perspectives d'une dépendance indéfinie.

Notre opposition, en outre, ne peut être complète et cohérente que si elle propose une troisième solution politique en face du communisme et de la démocratie. Cette troisième solution politique est indispensable, car aucune troisième force, en Europe ou ailleurs, n'est viable, n'est réelle, si elle appartient au *camp des démocraties :* il est trop clair que Moscou ne la reconnaîtrait pas alors comme véritablement neutre. Et inversement, aucune troisième force, en Europe ou ailleurs, n'est viable ni réelle, si elle est d'*inspiration marxiste ;* car Washington verrait en elle, à juste titre, une simple réunion d'Etats satellites. L'invention d'une troisième formule politique n'a donc pas pour origine une obstination passionnelle ou nostal-

gique, mais elle est une condition fondamentale de l'avenir et de la paix.

Si notre préférence va aux Etats autoritaires et socialistes, ce n'est pas essentiellement en souvenir de l'Allemagne nationale-socialiste, mais c'est surtout parce que les Etats autoritaires et socialistes échappent par leur forme au système démocratique et s'opposent par leur contenu à la propagation du communisme.

C'est cette position fondamentale qui nous dicte aussi des tendances qu'on prend souvent pour une résurgence du passé et qui ne sont, en fait, qu'une condition de l'avenir. Si nous nous défions du pouvoir occulte des Juifs, ce n'est pas parce que nous détestons les fourreurs juifs, les brocanteurs juifs, ou les tailleurs juifs en ce qu'ils ont été ennemis du fascisme et de la collaboration : car nous ne les détestons pas et nous n'avons pas l'intention de leur nier aucun droit de vivre et d'être heureux comme les autres. Mais nous identifions le pouvoir occulte de certains juifs puissants à celui d'un certain grand capitalisme et d'une certaine presse, qui ont fait de la démocratie, telle qu'elle est en ce moment, le principal instrument de leur puissance ; nous croyons que notre premier pas vers l'indépendance réelle consiste à nous délivrer de ces influences ; nous les combattons parce que nous croyons qu'il n'y a plus de place dans le monde moderne pour l'exploitation capitaliste et pour l'abrutissement par la grande presse, — non parce qu'ils sont juifs, en un mot, mais parce qu'ils dirigent et propagent la pourriture dont l'Occident est en train de mourir.

C'est la même préoccupation fondamentale qui commande notre attitude en d'autres domaines. Nous voyons apparaître sur la scène politique ce qu'on appelle le *tiers monde*, non pas avec hostilité, mais avec inquiétude, ce n'est pas la même chose. J'ai dit, dans le dernier numéro de cette revue, la vérité sur le racisme. Moi, je ne suis pas raciste, je l'ai sans cesse répété,

mais je souhaite l'hégémonie de la race blanche dans le monde, c'est-à-dire qu'elle *guide* les autres races dans le monde et non qu'elle les opprime ou qu'elle leur impose son pouvoir par la force. Notre hostilité contre le grand capitalisme apatride et notre volonté de justice peuvent parfaitement nous amener plus d'une fois à être du côté des peuples colonisés contre les peuples colonialistes. Quand Fidel Castro dénonce à la tribune de l'*O.N.U.* les méthodes sauvages d'exploitation du colonialisme hypocrite des Américains, je suis du côté de Fidel Castro, bien que je considère la transformation de Cuba en état satellite de la Russie comme un danger très grave. Je suis profondément indifférent au match spectaculaire qui se déroule entre le Congo et la direction de la Société Générale : le cours du *Katanga privilégié* ne m'empêche pas de dormir, et je ne vois pas pourquoi il faudrait se battre pour les paquets d'actions de M. Van Zeeland ni pour ceux de Beaudoin-Albert-Charles-Axel-Marie-Gustave, prince et duc de Saxe-Cobourg-Gotha et roi des Belges. Je trouve important seulement que tout cela ne finisse pas par des bases d'aviation soviétiques à Stanleyville. Bien loin d'être un régime d'oppression pour les peuples fatigués du colonialisme, le régime que nous souhaitons aurait pour résultat d'affranchir les peuples d'Afrique de l'exploitation à laquelle ils sont trop souvent soumis, car ce qui nous paraît capital, ce n'est pas que les blancs empochent de scandaleux bénéfices en distribuant, selon les cas, des coups de chicotte ou des royalties, c'est qu'ils ne soient pas *tournés* stratégiquement par l'Afrique. C'est tout. C'est pour la même raison qu'en dépit de la guerre d'Algérie, nous avons toujours refusé de participer à l'hystérie anti-arabe et spécialement anti-égyptienne, soigneusement orchestrée en France par l'Etat d'Israël : quels que soient les événements, le monde arabe sera toujours l'allié naturel de l'Europe si elle a l'intention de conserver son indépendance entre les deux blocs, et cela nous ne devons pas l'oublier.

Est-ce que ce sont là des positions passionnelles ? Est-ce que c'est là du romantisme ? Si dans cinquante ans, l'Europe est devenue une partie du monde communiste, les érudits de ce temps-là n'auront plus le droit de prononcer mon nom que ne l'ont aujourd'hui les éditorialistes et les critiques du *Figaro*. Mais si, par hasard, la pensée est encore libre, je n'ai pas trop peur d'être taxé de romantisme. J'ai été passionné et je le suis encore. Le sentiment de la justice et l'amour de la paix me passionneront toujours. Et je ne crois pas que je voie jamais avec indifférence les fautes qui peuvent nous conduire à la plus atroce et, pour nous Européens, la plus absurde de toutes les guerres. Dans la mesure où j'aurai pu les reconnaître, certes, je les aurai combattues avec passion. Mais est-ce là du romantisme ? Je ne fais que déduire, avec bon sens, autant que je le peux, les conséquences d'un choix qui me paraît la raison même et la seule voie ouverte vers l'avenir.

Maurice BARDÈCHE.

Bernard VORGE

Réponse à Maurice Bardèche sur le Pessimisme et quelques autres sujets

CHER Maurice Bardèche,

Que, sous le couvert d'une lettre à moi adressée,[1] vous ayez signé un très bel article, je n'ai pas besoin de vous le dire. Vous le savez bien. Vous vous êtes enchanté à l'écrire. Pour évoquer cette suite d'images de la « Dolce Vita » qui vers vous laissaient monter un parfum de fin du monde, vous avez retrouvé votre grande manière avec ses images mordorées et son lyrisme sombre: un poète de la destruction écoute avec quelle évidente volupté claquer déjà au milieu des lueurs d'incendie la voix vengeresse de la trompette de l'Ange. Que l'apocalypse vous est douce !

J'aurais pourtant cru avoir droit de votre part à quelque préjugé plus favorable. Comment avez-vous pu penser que j'avais été insensible à la beauté des images

(1) Cf « Défense de l'Occident », n° 6, juin-juillet 1960.

de Fellini ? Bien sûr j'ai *vu* ces magnifiques tableaux peints par grands aplats blancs et noirs, j'ai *vu* ces contre-jours qui nimbent aux aurores toutes choses d'un gris irréel, j'ai *vu* ces somptueux ensembles baroques à travers lesquels, salons ou jardins, le corps humain même ne devient qu'un élément, comme la statuaire d'un paysage de songe. J'ai même *entendu* la musique, avec son lietmotiv languissant, monotone, obsédant comme le désir. Qui pourrait nier de sang-froid que Fellini ne soit un grand artiste ?

Mais quoi, si le mal n'avait pas d'attrait, il n'aurait pas d'adeptes. Ce que j'entendais dénoncer — avec l'outrance de la colère sans doute devant des pièges trop habilement tendus où je devinais que chacun se laisserait prendre avec un très bon goût de soi-même — c'est la confusion d'idées qui se cache derrière la beauté des images. Tout le débat est là. Et vous-même entretenez la confusion en passant sans cesse sourdement d'un plan à l'autre, en concluant de la beauté à la vérité, de la beauté des images à la vérité de la thèse.

Vous écrivez « *Comment n'avez-vous pas senti... que ce langage était le premier langage fort... depuis Orson Welles ?* » et plus loin « *Comment n'avez-vous pas senti là. la signature des maîtres, cet œil neuf et avide qui, depuis les « Rapaces », nous promène au petit jour parmi des égoûts et des carcasses abandonnées ?* » Mais cela n'éclaire en rien le débat. Sur quel plan établissez-vous cette parenté entre Welles, Stroheim et Fellini ? Car enfin la réponse varie s'il s'agit de la qualité artistique en général, de la facture cinématographique ou encore de ce qu'a voulu *dire* l'artiste. Dans le premier cas la proximité est certaine, dans le second extrêmement problématique, et dans le troisième assurément imaginaire.

Cependant, le vrai sens du film, vous l'avez, vous, trouvé. Et vous écrivez : « *Comment n'avez-vous pas reconnu que ce monde qu'il dénonce, c'est le même*

que nous dénonçons, qu'il lit la même phrase que nous à travers la même grille, qu'aucune œuvre, aucun livre n'est plus proche de nous que son film ? » Ce sens, je l'ai pourtant cherché moi aussi. Et pour cela j'ai lu. J'ai lu la préface que Lo Duca a placée en tête du libre qu'il a tiré du scénario. Il écrit : « *Quand on prouve que les citoyens sont empoisonnés régulièrement par des ânes distillés* (sic) *vendus sous l'étiquette « huile d'olive », par des os danois qui remplacent le blé dur des spaghettis, ou par des colorants cancérigènes qui ravivent le sang défaillant des viandes, il se trouvera toujours un ministre complaisant et plaisant qui soutiendra sans sourciller que nous sommes proches de l' « alimentation spatiale » nous obligeant à vivre en cycle fermé entre nos excréments et notre nourriture... Que l'évasion fiscale soit devenue institution nationale, que les bénédictions soient utlisées pour rafler l'épargne, que la Mafia règne à nouveau et fasse sa politique* (... *etc... etc...*) *tout cela rencontrera des trésors d'indulgence plénière.*

Mais qu'un poête paraisse et dénonce ce monde, et il sera déclaré ennemi de la Patrie... »

On pourrait, bien sûr, se contenter de sourire. Il s'agit pourtant, notons-le, d'un texte de Lo Duca, grand ami et admirateur de Fellini, spectateur depuis les premiers jours de la genèse de l'œuvre.

Pour celui-ci donc ce que dénonce ce film c'est le pandémonium bric-à-brac de ses obscures phobies, auxquelles il ne manque pas bien entendu d'ajouter *Hiroshima - l'hécatombe* et *Hitler - les - camps - d'extermination.* Mais pour tel autre ce que condamne plus simplement et non moins nettement cette œuvre c'est la dégénéresenserce de cette société capitaliste dont doit nous débarrasser le « grand coup de balai de la révolution marxiste ». Pour cet autre encore ce que ces images traduisent, ce n'est que la superstition et l'abêtissement entretenus par

l'Eglise hypocrite. Pour celui-ci enfin ce qu'elles illustrent à l'évidence c'est la tristesse d'un monde sans Dieu.

Avouez qu'il y avait donc peut-être quelque excuse à hésiter sur le sens de ce film.

Vous, derrière ces belles images, vous voyez très nettement apparaître des figures « *à profils de béliers* » qui vous fournissent la clé de l'œuvre. Votre explication se devine aisément. Mais, cher Maurice Bardèche, cette explication, il ne suffit pas de dire qu'elle n'est pas celle de Fellini, il ne suffit pas même de dire qu'il l'excècre, qu'il la vomit, il faut ajouter que c'est *contre* elle qu'il veut avoir fait son film, lui qui n'a jamais manqué une occasion de revenir sur « *la bêtise des fascistes, leur bassesse* » (je cite), de souligner « *leur stupidité, leur sottise* ».

Après cela vous vous vous étonnez de ne pas vous reconnaître à travers la carte des réactions suscitées par ce film. Et vous nous les décrivez telles qu'elles auraient dû être *à votre avis...* et telles qu'elles ne sont pas ! Quoi d'étonnant à cela, puisque la grille que vous appliquez à cette œuvre est radicalement fausse.

∴

En vérité au cœur de tous les débats soulevés par ce film se trouve obscurément une autre querelle qui lui échappe, qui le déborde de toutes parts : une querelle essentielle sur laquelle se fait le partage des esprits. C'est uniquement pour cela que j'ai cru pouvoir y revenir.

Ce que chacun aime dans ce film c'est son propre pessimisme. Et les visages que ses rêves découvrent dans les lignes mouvantes et sans cesse déformées de ces images ambigües, ce sont les visages de ses chers monstres. Si j'ai moi-même réagi à ce film avec tant de vivacité, c'est — je le découvre maintenant — que je déteste ce pessimisme. Du moins de pessimisme complaisant,

justificateur, arboré comme un drapeau. Je crois que le vrai est plus fragile.

Vos monstres en tout cas vous les avez, vous, parfaitement identifiés. Vous énumérez « *Les journalistes, les starlettes, les intellectuels, les décadents, les gens du monde, les étrangers, ils y sont tous, avec les instruments et les orphéons de la toute-puissante publicité, les photographes, la télévision, les échos, la commère, les badauds* ».

Je dois donc vous le dire sérieusement : devant une telle phrase, je suis effaré.

La première réaction est de se dire : pourquoi s'arrêter là ? Pourquoi ne pas enchaîner : le néon, le nylon, la peinture abstraite, le jazz, la musique sérielle, l'architecture de verre et de métal, les autoroutes, les stations-services, le bruit, le camping, les chansons...

Feu donc. Feu à volonté. Sur le mouvement, sur la curiosité, sur tout ce qui bouge. Feu sur la vie !

Et l'on pense plus tristement au magnifique et tragique personnage du « Travelingue » de Marcel Aymé, ce Malinier, militant des ligues nationales, qui, allongé sur sa table de salle-à-manger, l'œil fixé au créneau ménagé entre ses livres, *les* voyait tous monter à l'assaut. « *Tu les vois ? Est-ce que tu distingues les peintres cubistes ? un peu sur la gauche.* » Cela pourtant ne prête guère à sourire. Maintenant, Maurice Bardèche, vous êtes contre « les étrangers » ? Comme cela, sans précision. Contre « les intellectuels » ? Mais que croyez-vous donc être ? un manuel ? un homme d'action ? Contre les « gens du monde » ? Mais que vous ont-ils donc fait ! (1) Contre la publicité ? Ici on ne parvient plus à se croire éveillé.

(1) A ce sujet une petite querelle et un peu d'humour : si « les gens du monde » ne se sont pas reconnus dans Balzac, ils partagent ce sort atroce avec quelques Professeurs. Dans un manuel à l'usage des classes que j'ai sous les yeux, je lis : « Il est de mauvais goût et d'une fausseté déplorables quand il veut peindre la haute société. Ses duchesses et ses vicomtes ont des allures de portefaix. » !

Pensez-vous donc vraiment que, des siècles plus tôt, vaincu des guerres de religion, atteint au plus profond de votre cœur, vous eussiez été plus heureux dans un monde sans publicité ? Comment ne voyez-vous pas le mécanisme si évident qui pousse le mécontent, après avoir dénoncé toutes les causes de son malheur, à sentir le cadre même de sa souffrance comme le complice du Destin.

Vous écriviez déjà dans « Les Temps modernes » : « *Nos grands-pères cuisaient leur pain, tournaient leurs sabots, mangeaient leur cochon, tissaient leurs chemises à la maison et s'achetaient un pantalon de velours côtelé tous les trente ans : tout cela ne faisaient pas de fameux clients. Ils ne gagnaient pas lourd, mais ce qui était une fois entré dans leur paume, ce n'était pas facile de l'en faire sortir : ils étaient méfiants , les bougres, et quand le colporteur passait, les affaires n'étaient pas faciles, ils flairaient longuement ce qu'on voulait leur vendre. On peut dire qu'avec eux l'argent ne circulait guère. Or, voilà : ils étaient maîtres sur leur terre* ».

Oui, sans doute. Et puis après ? serait-on tenté de demander. C'est une nostalgie de poête envers une vie plus naturelle, nostalgie toujours prête à renaître. Mais sur quelle *politique* cela débouche-t-il ? Voulez-vous que nous nous remettions à tisser à la maison ?

Comment ne voyez-vous pas que toute cette transformation dont vous semblez attribuer l'inspiration à la malignité de quelques *eux* mystérieux est en réalité inéluctablement liée à un stade d'évolution des moyens techniques de production d'une part, aux masses de plus en plus nombreuses qui se trouvent sur terre et qui veulent y vivre d'autre part ? C'est du reste cette fatalité technique qui provoque cette unification foudroyante des modes de vie tout autour de la planète dans une superbe indifférence à toutes les idéologies.

Vous êtes contre « les décadents » ! Sur ce point vous

ne risquez guère d'être contredit. Qui serait pour « les décadents » ? Ce qui est plus difficile est de savoir qui cela peut bien désigner. Voyez-vous, je crois que le monde moderne a des défauts et un des plus graves se trouve dans la *confusion* née du nivellement, du besoin d'aller vite, de ces phénomènes de masse dont nous parlions. Paul Sérant ici-même affirmait magnifiquement le devoir de se défendre contre les pièges de cette pensée floue. Dénoncer « les décadents » me parait céder à une des pires formes de cette pensée moderne, — journalistique diriez-vous.

Si le monde moderne doit être transformé, il le sera en allant de l'avant, par les possibilités même qu'offrent ses défauts actuels. Mais dans ce refus universel, j'étouffe. Et comme j'ai relu avec plaisir ce beau texte que Robert Brasillach écrivait en novembre 1943 : « *Dans la* Comédie Humaine, *l'une des leçons les plus constantes et souvent les plus mal entendues, est la double nécessité de ne pas renoncer aux traditions de son passé et cependant de ne pas s'engluer dans ce passé : si estimable que soient les vieillards du* Cabinet des Antiques, *et toutes ces figures originales qui traversent la* Comédie *en carrick, un plaid sur l'épaule, rêvant à la douceur de vivre et aux plaisirs d'avant la Révolution, ce monde périmé est, Balzac nous l'affirme à chaque instant, un monde condamné. C'est le monde des* émigrés, *le monde qui dit* non *à l'histoire. Si dure que soit souvent pour nous l'époque présente, notre philosophie, comme on disait jadis, tiendra précisément en une phrase : nous ne sommes pas des émigrés.* »

Quel beau texte ! En tout cas, cher Maurice Bardèche, il m'a aidé à me refaire ce serment dont il faut toujours raviver en soi les raisons : je ne serai jamais un émigré, même de l'âme. A aucun prix.

∴

Pas davantage un prisonnier. Car ce mépris universel de son temps devient très vite la prison de la rancœur et de la solitude. « *Je n'ai pas le droit de pousser à l'aventure ceux qui y courraient non pas seulement les dangers matériels dont votre courage se moque, mais souvent des dangers plus subtils où vous vous retrouveriez seuls et déçus.* » Ah, en voilà un qui ne croyait pas aux bienfaits de la solitude amère ! Je repensais à ces lignes si délicates, qu'écrivaient Robert Brasillach, dans la belle « Lettre à quelques jeunes gens » en lisant le numéro 3 de cette nouvelle série de *Défense de l'Occident* votre article qui clamait dès l'ouverture « *C'est une force d'être seul et surtout de vouloir l'être* ». Quelle phrase effrayante !

Il est parfois beau d'avoir la force morale de supporter une solitude momentanée dans le combat pour la vérité. Mais vouloir être seul... quand on s'occupe de politique... Quelle étrange aberration !

Naturellement le processus de justification est bien connu. On commence par dire comme le même Malinier de Marcel Aymé « *Ils passent tous à la révolution, l'un après l'autre. Je suis tout seul. Tout seul.* » Puis un beau jour, l'on décrète : il faut être seul. Au départ c'est la force de ce que l'on dit qui isole. Mais à l'arrivée c'est l'isolement qui est la preuve de la force de ce que l'on dit.

Chacun connaît pourtant le pauvre homme qui lui a un jour déclaré en lui proposant les plans de quelque moteur à eau « Personne ne veut de ma théorie, Monsieur, c'est bien la preuve qu'elle est juste. Mais c'est trop fort pour eux précisément, cela leur fait peur. » Ah s'il suffisait d'être seul pour avoir raison ! Car enfin, il est certainement des vérités qui pour leur audace ne sauraient être imprimées dans le *Figaro* (comme vous, je ne prends ce journal que pour symbole). Mais il ne

s'en suit pas malheureusement que l'on ne puisse imprimer d'erreurs dans un petit journal brimé. Et quand Raymond Aron par exemple écrit dans le *Figaro* ce n'est pas nécessairement idiot ni dénué d'intérêt.

Pour ma part je crois, voyez-vous, que ce qui importe avant tout est de savoir ce qui est vrai et ce qui est faux. L'endroit où cela est écrit me parait secondaire. Et la tâche est d'articuler avec le plus de force démonstrative ce qui vous paraît juste, de le rendre convaincant aussi en tenant compte sérieusement de la pensée des interlocuteurs.

« *Pour monter sur l'estrade d'où sa voix sera entendue... L'illusion d'avoir de l'importance... Que de sottises ne fait-on pas sous prétexte d'avoir de l'influence ?* » Avec quel mépris vous parlez de ceux qui se refusent à ne voir dans le monde *qu'un cauchemar*, comme vous l'écrivez.

A ne prêter aux autres que des raisons basses, on ne s'élève pas beaucoup soi-même. Je connais nombre d'écrivains qui devraient être auprès de nous dans une revue politique intelligente. Dans leurs raisons de ne pas nous rejoindre, il entre peut-être chez certains pour une part un peu de crainte. Mais enfin beaucoup ont donné de larges preuves que ce n'est pas précisément la crainte qui domine leur vie. Non, je vous le jure, ce sont le plus souvent d'autres raisons parfaitement estimables qui les retiennent.

Avec eux pourtant on aurait dû faire un large regroupement sur un « programme minimum commun » comme on disait à gauche avant-guerre. Oh ! je ne parle pas tant de programme précisément politique — ils ne sont pas hommes pour la plupart à majestueuses tables rondes — que d'accord de sensibilité et respect de quelques options secondaires. Tout cela est plutôt affaire de sensibilité, d'espoir surtout peut-être. Je dois le dire, cher Maurice Bardèche, avec l'affection, le respect et l'admi-

ration que j'ai pour vous, en repensant aussi à l'entêtement que j'ai mis à essayer d'ouvrir des fenêtres : c'est précisément votre obstination à ne voir dans le monde actuel « *qu'un cauchemar* » *qui, malgré votre talent, risque beaucoup de faire le vide autour de vous.*

Vous en êtes fier, dites-vous. Je voudrais être assuré qu'il ne s'agit pas là que de l'entêtement devant la souffrance. Pour moi je depense à ce mot très beau que me disait un jour Jacques Benoist-Méchin : « *Je ne suis pas sorti de prison pour dans mon cœur en reconstruire une, de mes propres mains.* »

∴

« *Il est nécessaire d'évoquer une des conséquences intellectuelles de l'épuration à laquelle on pense rarement : le choc produit sur les jeunes esprits d'alors. Combien y en a-t-il qui jamais n'eurent aucun rapport avec la justice, qui ne vécurent ces événements que de loin et qui en garderont les traces leur vie durant !... L'épuration, en les jetant dans un monde de haine, alors que le pays redevenait libre, en s'acharnant sur certains des plus grands écrivains français, a produit en eux une cassure ineffaçable.* »

Pardonnez-moi de citer moi-même ce que j'écrivais dans le numéro spécial que nous avions fait sur l'épuration. Mais j'ai encore à vous dire certaines choses sur la souffrance.

Nous avons connu en 1945 une étrange aventure. Permettez-mois de dire *nous* : nous avons au moins ceci en commun que ni l'un ni l'autre n'avions *fait* la moindre politique durant la guerre. Cependant pour ceux qui n'avaient fait que suivre avec passion les débats de la guerre comme pour ceux qui avaient été plongés dans les contingences de l'action, le « trauma » de 1944-1945 eut le même effet. Il joua le rôle de « fixateur » : nous fûmes une fois pour toutes figés en statues de sel au

milieu du paysage fantasmagorique de la psychologie de guerre. Puis, la nuit venue, les ombres se déformèrent encore. L'arrêt produisait un autre effet : ce qui n'avait été que prises de position commandées au jour le jour par la raison et l'analyse fut brusquement projeté, par une compensation aisée à comprendre, au rang d'une sorte de paramétaphysique. La politique était devenue à peu près pour nous ce qu'elle est pour un communiste : une *culture* (au sens germanique du mot), une conception de la vie, ce qui vous unit au monde, vous fournit votre raison d'être, qui commande et enrichit vos expériences et en quoi celles-ci viennent se fondre, s'ordonner et prendre un sens.

La politique avait cessé d'être pour nous la recherche des moyens raisonnables d'agir sur le monde pour devenir un grand rêve fulgurant qui devait nous fournir en raisons de vivre.

Pourtant peu à peu, avec le temps, en chacun la passion s'éteignait. Elle ne laissait derrière elle qu'un paysage affreux et pitoyable, dévasté, raviné, où la glace avait tout brûlé, sous l'ombre qui l'avait trop longtemps recouvert. La passion en se retirant ne laissait qu'une souffrance froide plus lugubre encore. Et le plus triste de tout est que l'on finit pas s'attacher à cette souffrance au moment où elle n'a plus rien à vous apporter : elle n'est plus que le poêle refroidi auquel la misère fait encore tendre les mains.

Et une nostalgie d'une autre vérité subsiste pourtant ! Je repensais à tout cela en lisant cette étange phrase que vous écrivez à propos du film « Les sept samouraï » : « *Et ils sont bons, comme les êtres qui détiennent une supériorité et le savent, de cette bonté sérieuse et patiente des forts, des hommes qui se sentent d'une autre espèce par leur initiation et par leur vocation. Que de secrets perdus dans cette lande de siècles que nous appelons la civilisation !* »

Nous voilà en tout cas loin de la politique. Mais enfin que voulez-vous dire ? N'est-ce qu'une belle phrase destinée à nous bercer de ce que j'appellerais le même « formalisme » : en face d'un *ici* plongé dans les ténèbres l'on ne peut que célébrer les charmes d'un *ailleurs* automatiquement paré de toutes les vertus ? Ou bien avez-vous réellement étudié en quoi consistait cette initiation dont vous vantez les si salubres effets ? Peut-être auriez-vous vu qu'il n'y suffit pas de se déclarer soi-même au-dessus des autres ni même de se sentir en marge des autres. Mais qu'il y est exigé un véritable travail intérieur destiné, entre autres aspects, à surmonter un certain ordre de passions.

Peut-être aussi y auriez-vous appris que la qualité suprême, la seule qualité véritablement aristocratique est *la précision*, la précision des sentiments aussi, la précision dans ses rapports avec ses propres sentiments. Cette qualité-là porte condamnation contre un aspect du monde moderne, oui, contre cette pensée floue, pressée, qui procède par catégories extérieures et condamne par amalgame.

∴

Croyez-bien, cher Maurice Bardèche, que tout au long de ce que je vous ai dit, je n'ai pas perdu de vue une seconde votre situation personnelle avec l'effroyable souffrance qui vous fut imposée par l'injustice et la haine. Je sais qu'une grande douleur n'ouvre pas forcément le cœur. Mais je sais aussi que l'on a des devoirs vis-à-vis d'elle. Je repense souvent à cet autre personnage, si beau de Marcel Aymé, au Watrin d'*Uranus*. Passionné d'astronomie, il lisait la nuit du bombardement un chapitre sur Uranus, planète morte « *Malheureuse planète ! Astre sombre roulant aux marches de l'infini... tu ne connais pas la douceur d'un ciel. Tu ne connais pas non plus la joie d'une eau vive, le mystère d'une eau*

profonde et ta solitude obscure ne se reflète pas au miroir de la vie. » L'attaque aérienne lui a tout pris et chaque nuit, il refait le même cauchemar. Mais « *le matin, en ouvrant les yeux, je retrouve enfin la Terre, je reviens dans la patrie des fleurs, des rivières et des hommes. Qu'elle est belle, la Terre... Mon cœur est gonflé d'admiration, de joie, de reconnaissance. Je pense aux forêts, aux bêtes, aux corolles, aux éléphants* (*bons éléphants*), *aux hommes, aux bruyères, au ciel, aux harengs, aux villes, aux étables, aux trésors... Ah ! que j'aime la Terre et tout ce qui est d'elle, la vie et la mort. Et les hommes... Rien n'est mauvais en nous, rien. Il n'y a que le bon et le meilleur et l'habitude d'appeler mauvais ce qui est simplement bon... Croyez-moi, la vie est toujours merveilleuse partout... Quand un homme ne viendrait au monde que pour voir une seule fois une marguerite des champs, je pense qu'il n'aurait pas perdu son temps. Et je vous répète qu'il y a les bois, les éléphants, les communistes...* »

J'ai toujours soupçonné ce Watrin de mentir un peu, de mentir par délicatesse, par discrétion, de mentir aussi, comme Pascal disait de « faire les gestes », pour y croire un jour. Comme je souhaiterais que vous fassiez de même !

D'une autre voix plus combative, Drieu s'écriait « *Toute époque est une aventure. Je suis un aventurier. Bonne époque pour moi que mon époque* ».

C'est cette disposition à sauver le monde moderne, non à le condamner en bloc avec une joie vengeresse qu'il faut — je le crois fermement — maintenir en nous. Dans le désespoir. aucun combat n'a de sens.

Bernard VORGE.

Frédéric PIERRET

PAUL SÉRANT
ou le besoin de comprendre

Toute l'œuvre de M. Paul Sérant, depuis *Le Meurtre rituel*, ce très curieux roman publié il y a une dizaine d'années (1), est une méditation d'ordre moral sur le monde, l'action et le silence. Il serait intéressant de montrer comment l'étude de la pensée traditionnelle a finalement obligé M. Sérant à devenir un spécialiste des doctrines politiques contemporaines, à poser ces problèmes urgents comme pour lui-même, comme s'il était seul, c'est-à-dire avec une très grande honnêteté, avec une volonté tenace d'aboutir. Où ? Nous ne le savons pas encore. Il est donc possible de faire deux parts dans son œuvre : d'un côté les études qui touchent à ce qu'on appelle la Tradition, de l'autre les essais politiques. Son premier essai est un *René Guénon* qui reste la seule étude d'ensemble sur une des œuvres les plus essentielles de ce temps et sur une vie qui se termine comme une légende. Curieusement cette étude s'attira les louanges de Pierre Boutang dans « Aspects de la France » parce que la critique du monde moderne et de la démocratie faite par Guénon le rapproche très souvent de Maurras et de Daudet, mais celles aussi d'André Breton dans le fugitif « Médium ». Quelques années plus tard c'était *Au seuil de l'ésotérisme* avec une éclairante préface de Raymond Abellio : Paul Sérant, avec prudence et méthode, a surtout cherché à définir ce qu'il y avait d'authentique dans les recherches ésotériques, à bien montrer le rôle des faussaires et des escrocs, à amener les meilleurs de ses lecteurs jusqu'à ce *seuil* après lequel il n'y a plus que des itinéraires individuels, des chemins qui ne se croisent jamais et d'où l'on peut seulement envoyer un signal à ceux qui progressent dans la même direction. On peut aussi classer dans ces études traditionnelles le premier roman de M. Sérant,

(1) « *La Table Ronde* », 1950.

Le Meurtre rituel, parce que les personnages ont finalement moins d'importance que les idées qui les agitent et les font agir, parce qu'on s'attache moins à eux qu'à l'étrange atmosphère qui étouffe leur existence. Apparemment il s'agit d'un roman du couple, comme cet *Amour triste* de Bernard Pingaud que le même éditeur publiait à la même époque, comme cette *Eau grise* de Nourissier ; en somme une intelligente progéniture de Jacques Chardonne. En fait c'est peut-être le meilleur témoignage qui existe sur la vie du cercle de disciples qui entouraient George Ivanovitch Gurdjeff dans les premières années de l'après-guerre et qui suivait l'Enseignement (2). Histoire d'un couple qui découvre Théogonov, qui est attiré par la force qu'on sent en lui et chez ses disciples, et aussi qui veut participer au secret partagé, qui attend le miracle...

Gardez-vous à gauche est le premier des essais politiques de M. Sérant. Voilà un homme raisonnable : il mettait les coudes sur la table, regardait en face les membres de l'intelligenzia : « Soyez logiques et honnêtes, leur demandait-il. Si vous êtes contre la dictature et le racisme, n'admirez pas Staline et Nasser. Si vous voulez défendre la Liberté et les Droits de l'Homme, parlez donc un peu de l'épuration, des cent mille morts de la libération, ne vous réfugiez pas derrière les statistiques officielles. » Autant demander aux hommes de ne pas avoir de passions... Sa conclusion (datée d'il y a un peu plus de quatre ans) reste parfaitement actuelle, d'autant plus que l'Algérie commençait à peine à préoccuper l'opinion publique. MM. Mendès-France et Mitterand venaient tout juste de préciser que les départements algériens faisaient partie de la nation, comme les départements bretons ou lorrains : « Si vraiment l'on pense que la civilisation occidentale est arrivée aux dernières heures de son déclin, il est logique que l'on se tourne vers les forces extra-occidentales pour tenter de coopérer avec elles. Mais dans ce cas, il faut le dire : il ne faut pas nier l'évidence, truquer les faits, étouffer la vérité. Il ne faut pas raconter que le maintien de la domination communiste en Europe orientale et le triomphe de la Ligue Arabe en Afrique concourent à la libération de l'homme. Ou alors si vraiment ce machiavélisme vous paraît indispensable, soyez logiques avec vous-même et avec ceux que vous soutenez ; cessez d'être des combattants de l'arrière ; engagez-vous autrement que par la bande : devenez communistes. » Je crois que chez tous ceux qui se sont approché d'une manière ou d'une autre de l'expérience ésotérique, il est possible de retrouver ainsi une sorte de haine du sentimentalisme et un respect des passions vraies. Ce

(2) M. Paul Sérant est aussi l'auteur d'un des chapitres les plus justes du « Monsieur Gurdjieff », de Louis Pauwels.

qui est inacceptable en effet, c'est la position sentimentale (aider nos frères, gagner la bataille de l'amitié, comme le disait Gilles Martinet) parce qu'elle traduit une faille d'ordre intellectuel. C'est justement en mettant l'accent sur la composante « romantique » du fascisme que M. Paul Sérant abandonne en partie l'optique trop rigoureusement rationnelle qui avait été la sienne auparavant. C'est certainement par prudence que M. Sérant a attendu jusqu'en 1960 pour parler ainsi d'écrivains dont il a toujours été l'admirateur : il ne s'agit pas de la prudence des faibles, mais tout simplement d'une des formes de la connaissance d'autrui. Il fallait que ce titre, *Le Romantisme fasciste,* ne sonne pas comme une provocation, que les lecteurs (et les éditeurs !) soient à nouveau capables d'ouvrir un livre portant l'adjectif maudit. En consacrant trois cents pages à Brasillach, à Rebatet et à quelques autres, c'est au fond de sa jeunesse que parle Paul Sérant. Souvenons-nous que c'est Robert Brasillach qui fit publier les premières pages de Paul Sérant, des poèmes, dans une admirable revue qui s'appelait, d'une manière toute balzacienne, *La Chronique de Paris.* C'était au printemps 1944, et c'est justement à cette époque que M. Sérant a situé son second roman, *Les Inciviques,* histoire de quelques jeunes hommes qui entrent à la Milice comme on se déniaise, livre amer qui débouche uniquement sur l'échec mais où passe par instants tout le regret de la jeunesse, tout le charme un peu mou de ces années où rien n'est encore certain, où la mort semble si facile. Je crois qu'il voulait surtout dire : pour un certain nombre de Français les années 1940-1944 (les années *sous la botte,* comme dit Céline) seront les plus belles de leur vie, parce que ce furent les années de leur jeunesse, de leur premier amour, de leur découverte de ce qui ensuite leur servira de raison de vivre. Comme toujours avec M. Sérant, c'est aussi un essai sur l'engagement et contre l'engagement. Un écrivain appartenant à cette génération, M. Jean-Marc Montguerre, a soutenu un point de vue très voisin dans ses très délicates *Journées,* un de ces livres dont on ne parle guère, mais qui agissent à la longue et font à leur auteur des amis inconnus...

Dans son essai le plus récent, *Le Romantisme fasciste,* Paul Sérant a suivi une méthode logique : il étudie d'abord les positions théoriques des six écrivains en cause puis la manière dont ils ont réagi aux événements de la période 1938-1944. Il faudrait déjà engager une querelle de mots : que sont donc ces « fascistes » d'accord sur rien, sauf devant les faits. Alphonse de Chateaubriant poursuit une aventure spirituelle peu communicable dans laquelle la politique ne fait qu'une irruption accessoire et assez brève ; il rêve de l'ancien ordre social comme La Varende pouvait le faire ; Brasillach porte d'abord sur les faits un jugement d'ordre esthétique, il imagine une Europe parcourue par des cohortes de jeunes volontaires derrières leurs drapeaux, en marche vers des cathédrales de lu-

mière, des barricades ; Drieu la Rochelle décrit les diverses formes de la décadence française, mais il regarde quand même plus vers l'avenir que vers le passé ; L.-F. Céline est seul avec son génie, souvent roublard mais pas assez pour éviter que les contre-sens ne s'accumulent autour de son œuvre ; Lucien Rebatet n'écrit que deux livres mais ce sont parmi les plus importants du demi-siècle, Abel Bonnard est un essayiste classique, lucide un peu amer, intelligent comme on pouvait encore l'être au XVIIIe siècle. Abel Bonnard est certainement la révélation de ce livre, c'est aussi de tous ces écrivains le seul maudit, le seul méconnu, le plus solitaire, tous les autres ayant leurs fanatiques, leurs fidèles, leurs *Bund*. Tous ces hommes qui n'ont finalement rien en commun, qui ne souhaitent pas les mêmes réformes, n'ont pas les mêmes admirations, qui souvent ne s'aiment guère, deviennent pourtant solidaires les uns des autres entre 1938 et 1944. On peut toujours dire maintenant que leurs textes politiques datent, sont dépassés, il faut bien reconnaître qu'ils ont eu raison pour l'essentiel : comment ne pas considérer en effet que depuis quinze ans on assiste à un échec mondial de la démocratie et du parlementarisme. Et si on n'accepte pas la dictature communiste on est bien obligé de chercher des formules nouvelles...

En 1960, en France, il est bien difficile de terminer un article sans parler du général de Gaulle dont l'ombre s'étend de plus en plus sur le pays, à mesure que l'impossibilité dans laquelle il se trouve de régler les grandes questions devient plus évidente. Les Français sont gaullistes.

Assurément, dans la mesure où cela ne les prive de rien, et où de Gaulle semble le faux symbole de l'étonnante prospérité actuelle. Une fois de plus de Gaulle représente le bien-être, comme il représentait la douceur de l'avant-guerre pendant les années austères de l'occupation. Céline écrivait en 1941 : « Tous les Français sont des gaullistes à de rares loustiques exceptions. De Gaulle ! Ils se pâment... Le bourgeois ce qu'il voit dans de Gaulle, c'est la « Royal Dutch », ses belles « Suez ». Il se dit voilà un homme placé aux sources de la Vie ! C'est le général de la Fortune ! Il nous remettra tout ça comme avant. Il nous foutra tout ça aux ordres ! On retouchera ses coupons ! On réaura son plein d'essence, on ressortira les dimanches, on reira aux gueuletons, on ira chier sous les bosquets dans la douceur des airs angevins, et ça sera l'orgueil qui remontera jusqu'aux cieux, de la belle odeur des toutes mieux nourries tripes au monde, chevalières aux Légions d'honneur. »

Mais j'espère que tous les lecteurs de la revue, lorsque cet article paraîtra, auront déjà lu l'essai de Paul Sérant. Reste à répondre, une fois de plus, à la question : « Qu'est-ce que le fascisme ? ».

Frédéric PIERRET

Jacques ISORNI

PLAIDOIRIE POUR MARIE STUART

La radiodiffusion belge vient de reconstituer un certain nombre de procès historiques. Dans le procès de Marie Stuart, elle avait demandé à Me Jacques Isorni d'assurer la défense. Le temps accordé à l'avocat ne pouvait dépasser dix minutes. Le public était appelé à la fin de l'émission, à se prononcer sur la culpabilité de la Reine et sur la peine qui devait être éventuellement prononcée.

Et d'abord — personne ne le conteste — Marie Stuart est victime d'une provocation policière. C'est dans un piège tendu par le ministre de sa police qu'Elisabeth a voulu se débarrasser d'elle définitivement. Une telle provocation si contraire à la loi morale et à la loi pénale devrait, en toutes circonstances, faire absoudre le crime qu'elle a suscité.

Mais l'accusation apporte-t-elle la preuve que Marie Stuart ait succombé à la sollicitation ? Nullement.

Quel document le ministère public a-t-il retenu ? Un seul. La copie — je dis copie — d'une lettre qu'elle aurait écrite le 27 juillet 1586 et dans laquelle elle prépare l'invasion de l'Angleterre par des armées étrangères, « consent » au meurtre d'Elisabeth, précise les moyens de son évasion. Quels témoignages ? Des témoignages

écrits — et non oraux — d'hommes qui ne seront pas entendus au procès, parce que les uns sont exécutés avant, que les autres en sont écartés.

Examinons en premier lieu cette copie de lettre.

Il eut fallu entendre le cri de la Reine — mais on l'entend retentir à travers les siècles — quand on lui présente le texte accusateur : « Qu'on produise ma signature autographe » !

Ensuite, elle déclarera avec une égale conviction : « Il était facile à mes adversaires de s'emparer des chiffres que j'utilisais pour ma correspondance avec d'autres personnes et de s'en servir pour écrire bien des choses et de me les attribuer à tort ».

Eh bien oui, il faut penser que cette lettre fameuse a été falsifiée par un collaborateur du Ministre de la Police, Walshingham.

Car il n'est pas vrai que la Reine ait donné par écrit tant de précisions susceptibles de la condamner. Elle aurait voulu accumuler des charges, préparer contre elle-même un acte d'accusation, qu'elle n'eut pas agi autrement. Le post-scriptum de la lettre est en ce sens plus révélateur encore que la lettre elle-même. « Je serais heureuse, aurait-elle écrit, de connaître les noms et qualités des six gentilshommes qui doivent exécuter le dessein car il se pourrait lorsque je saurai de qui il est question, que je sois en mesure de vous donner là-dessus d'autres avis qu'il serait nécessaire de suivre. De même je souhaite être informée des noms de tous les principaux personnages et aussi de temps à autre, en détail, des progrès que vous avez déjà faits. Je désire apprendre le plus tôt possible qui se trouve déjà engagé avec vous et dans quelle mesure ».

Ce post-scriptum, j'en ai la conviction, a été ajouté par celui qui était chargé de déchiffrer la correspondance, c'est-à-dire par Phelippes. Le besoin de se compromettre à ce point serait inexplicable de la part d'une femme

d'expérience et surtout, malgré ses tragiques inconséquences, de la sagacité de Marie Stuart.

Mais ce qui achève de retirer toute authenticité à la copie, ce sont les conditions dans lesquelles une copie précisément est produite devant les juges de Marie.

Toute la machination, l'astucieux passage clandestin de la correspondance par le moyen du tonneau de bière, a été montée patiemment et habilement par Walshingham, à seule fin de se procurer ce document qui établirait la culpabilité de la Reine.

Comment croire que Phelippes, celui-là même, je le rappelle, chargé d'intercepter la correspondance, de la déchiffrer, puis, sans laisser trace de son effraction, de l'acheminer à son véritable destinataire, comment croire qu'il ne conservera pas, cette fois l'original qu'il attend depuis si longtemps ! Cette lettre obtenue, si elle existe, à quoi peut servir son stratagème ? Phelippes doit la garder. C'est elle seule qui confondra Marie Stuart. Or, il n'en fait rien. Il l'expédie à son véritable destinataire, à Babington, qui lui a préparé un complot !

La vérité est que la Reine a bien écrit à Babington, mais non point ce que Phelippes va lui faire dire. Alors, cette vérité nous aveugle : c'est parce que l'original ne compromet pas la Reine que Phelippes transforme la copie et ne conserve que cette copie falsifiée. Qu'importe, alors, que l'original suive désormais son chemin jusqu'à Babington : on sait que celui-ci le brûlera, qu'il n'en restera nulle trace. Phelippes s'accuse d'ailleurs involontairement lorsqu'il écrit à Walshingham, dès le 29 juillet, pour se chercher en quelque sorte un alibi : « Il est probable que malgré les ordres de la Reine d'Ecosse, la lettre de celle-ci ne sera pas si vite détruite. Je désire l'avoir comme preuve contre elle ».

S'il désire l'avoir comme preuve contre elle, pourquoi l'a-t-il laissé échapper puisqu'à partir de ce moment il cesse de surveiller la correspondance de la Reine ? Et s'il

ne l'a pas comme preuve contre elle — c'est sa propre expression — comment ose-t-il l'accuser ? Phelippes ? Un faussaire, que son chef a utilisé sciemment. Car Walshingham lui-même n'est qu'un blasphémateur — et cela le juge — lorsqu'à Marie qui l'accuse à son tour, il répond : « Je prends Dieu à témoin qu'en tant que simple particulier je n'ai rien fait d'indigne d'un honnête homme ni en tant qu'homme public rien d'indigne de ma fonction ». Il n'ignore pas, en effet, l'existence du faux post-scriptum, puisque, dès le 3 août 1586, il avait écrit à Phelippes : « Je crains que l'addition du post-scriptum n'ait éveillé les soupçons ». Quel aveu !

La réalité c'est encore Marie Stuart qui l'exprime, lorsque épuisée, trahie par ses nerfs, laissant enfin couler ses larmes, elle s'adresse ainsi à ses juges : « Je ne nie pas, suivant un penchant bien naturel, avoir désiré ardemment la liberté et avoir travaillé à me la procurer. Mais je prends Dieu à témoin que je n'ai pas conspiré contre la vie de votre Reine. Dix-neuf ans d'une étroite captivité m'ont fait écrire à mes amis, je le confesse, et implorer leur assistance. J'avoue aussi avoir écrit plusieurs fois en faveur des catholiques persécutés que j'aurais volontiers sauvés au prix de mon sang. Mais je déclare formellement n'avoir jamais écrit les lettres que vous produisez contre moi ».

Car elle ne conteste pas une correspondance avec l'extérieur par des voies défendues. Elle en précise même la substance, avec son caractère clandestin. « Je ne leur ai rien inspiré de plus, dit-elle, que ce que la nature m'inspirait, l'espérance du pouvoir et, avec le temps, retrouver ma liberté. » L'espérance du pouvoir, n'était-ce pas de son devoir de Reine de l'entretenir ? Et l'espérance de la liberté, n'était-ce pas le rêve de tout être à qui elle a été arrachée, et plus encore le sien, jeune souveraine amoureuse de la vie, traînée de château en

château, depuis près de vingt ans par un adversaire implacable à qui elle avait demandé asile ?

Restent les dépositions de Babington, de Savage, de Jacques Nau et de Gilbert Curl. Certes elles l'accablent et la Reine reconnaît l'honnêteté de Curl. Mais quel crédit leur accorder ? Les hommes qui ont témoigné ne comparaîtront pas à l'audience. Ils ne seront pas confrontés avec la Reine. On redoute cette confrontation muette des regards, des consciences, le face à face de ceux qui se sont connus, et qui interdisent, quelles qu'en soient les conséquences, le travestissement et le mensonge. Quant à Babington et à Savage, on a pris la précaution de les juger et de les exécuter avant le procès de Marie, et de manière si horrible qu'un public pourtant sanguinaire en fut lui-même révolté.

Dès lors, on doit s'interroger sur les conditions dans lesquelles ont été recueillis de pareils témoignages. Par la torture physique, presque certainement. Par la menace de tortures, sûrement. Et par cette autre torture, morale celle-là et pire que toutes : le salut offert contre une trahison. Oui, quelles promesses, dans l'ombre, ont accompagné les interrogatoires ! Quel marché a été proposé ? C'est de Nau que la Reine dira : « Il se peut bien qu'il ait été induit par quelques récompense à porter faux témoignage contre moi ». Mais l'expérience judiciaire enseigne que les promesses de ce genre ne sont pas toujours tenues, au contraire, qu'on exécute plus volontiers ceux à qui on a promis la vie sauve, afin qu'ils ne puissent plus rappeler la promesse elle-même et le prix dont elle fut payée. Nau, qui survécut, reconnaîtra en 1606 que jamais Marie Stuart n'avait donné son adhésion au complot contre Elisabeth.

La raison d'Etat justifiait alors tous les moyens employés, l'espion, l'agent provocateur, la torture. Mieux valait en ce temps sauvage où la structure de l'Angleterre dépendait de la vie d'Elisabeth, dix innocents condamnés

qu'un seul coupable absous. Et l'histoire apprend que c'est dans le rassemblement des preuves en vue de fausser la justice, que l'atrocité et l'absurdité du système étaient le plus évident.

Quant à Marie Stuart, était-ce donc la première fois qu'Elisabeth avait essayé de la supprimer ?

Mais vous, qui m'entendez en cet instant et allez de nouveau vous prononcer, plus de quatre siècles après, sur le sort de la Reine de France et d'Ecosse, retenez ce qu'elle disait encore à ses juges et qui situe son procès bien au-dessus des prétendus crimes qu'on lui imputait. « La majesté et la sécurité des Princes, s'écriait-elle, s'écroulent si elles dépendent des écrits et témoignages de leurs secrétaires ! ». En ces quelques mots, elle posait tout le problème des procès intentés à une tête couronnée. Elle mettait en garde ses juges, et les juges de tous les temps, contre l'atteinte portée à l'intangibilité du souverain.

« On ne saurait mettre en balance, disait-elle encore, ma parole et celle d'un secrétaire. »

Ah ! que par impossible, elle eut soutenu Babington et encouragé au complot, ses actes n'eussent point été d'une criminelle la rendant justiciable des tribunaux et de la mort, mais des actes politiques, soumis à la règle de l'intérêt public et au verdict de l'histoire. Et ce n'eut point été criminel qu'elle voulut défendre ou reconquérir son pouvoir, qu'elle voulut défendre ou imposer sa religion, et pour cela recouvrer la liberté ?

∴

Voici, voici maintenant Marie présente devant vous. Vous pouvez la contempler, grave et sereine. Elle est toujours la Reine. Elle se tient droite, pleine de grâce altière, dans les plis majestueux de sa robe noire descendant jusqu'à terre. Elle regarde ses juges. Sa vie, sa vie entière offerte, est là entre leurs mains. Ils savent, le

feu de toutes ses passions, l'audace de sa longue aventure, sa volonté de fer, le sang et l'amour autour d'elle, l'inexorable course à la recherche de la tâche à accomplir, et les indicibles malheurs qui ont fini par flétrir la beauté du visage. Indomptable Marie, et, malgré sa force et tant de fautes, pitoyable créature de Dieu, la voilà donc qui attend dans son ultime grandeur et misère.

Alors, écoutez-moi, vous qui êtes les juges d'un seul soir. Je n'ai plus d'autres mots à vous dire : appartient-il aux hommes de la décapiter ?

Jacques ISORNI.

Gilles MERMOZ

Traîtres, professeurs et charlatans blancs d'Afrique noire

SOUS le régime colonial, plus débonnaire ou plus indifférent que nous ne l'imaginions, les Français anticolonialistes vivaient une contradiction insurmontable. Critiquant l'injustice de certains effets de la colonisation, ils n'en acceptaient pas moins les privilèges sociaux que leur valaient leur technicité et leur appartenance au groupe des colonisateurs. Blancs, nous étions, et blancs nous restions, malgré nous et à notre insu, car nous voulions nous affirmer comme des hommes anti-racistes ayant commerce avec d'autres hommes antiracistes. Nous étions ivres, en fait, d'abstractions et de rêves de jeunesse.

Nous profitions de notre condition d'Occidental, à plein temps pour les fonctionnaires qui risquaient tout au plus une mesure d'éloignement de la colonie, par intermittences pour les autres. Nous étions bien en quelque sorte authentiquement ces traîtres pour lesquels nous passions auprès des coloniaux orthodoxes, à la curiosité moins forte mais à l'instinct plus sûr. A vrai dire, les plus sincères et les plus conséquents d'entre nous, progressistes égarés ou envoyés à la colonie, n'étaient pas conscients, toujours, de cette trahison : ils la transcendaient par le sentiment d'appartenir à une communauté humaine qui était *une* dans leur esprit. Restait toutefois l'évidence de leur train de vie face au revenu moyen de l'objet de leur sollicitude : l'indigène colonisé.

M. Jean Suret-Canale, historien et sociologue marxiste, qui appartient au comité de rédaction de *La Nou-*

velle Critique, dirige aujourd'hui l'Institut guinéen de recherches et de documentation qui s'est approprié locaux, archives, et collections de l'Institut français d'Afrique noire à Conakry ; il évolue dans les milieux présidentiels, vitupère sur les ondes de la Radio d'Etat contre le colonialisme et les colonialistes, et vante la structure démocratique du parti unique de Sékou Touré dans *Présence Africaine*, revue culturelle du monde noir. De quel droit ? et au nom de quelles expériences vécues ?

Quand il signait encore Suret et professait au Sénégal, M. Jean Suret-Canale acceptait sans rechigner les avantages *coloniaux* de sa situation *coloniale* d'enseignant. Les « *évolués* » africains, sans doute, se sont plus souvenus de ses causeries et écrits anticolonialistes que de son expulsion du Sénégal en 1949. Une chose est de décrire ses sentiments ; une autre de les vivre : les élèves saint-louisiens de M. Jean Suret se souviennent encore d'un professeur sec, dogmatique, et volontiers raciste dans ses emportements.

Autre professeur, M. Georges Fischer nous a entretenu dans le service de décembre de la revue d'Alioune Diop de la « *signification de l'indépendance guinéenne* ». De nouveau : de quel droit et au nom de quelles expériences intimes de la réalité du parti et du régime de Sékou Touré ? voire de ses prisons ?

Si j'ai bonne mémoire, M. Georges Fischer est venu en République de Guinée dans le courant de janvier 1959. Il s'y trouvait au titre de chargé de mission par le C.N.R.S. et ses frais de séjour à l'*Hôtel de France*, palace de classe internationale dont les chambres les plus communes se louent 3.400 frs-métro par nuit, furent bel et bien supportés par le budget français.

Il y avait, d'une part, les privilèges de la condition coloniale ; d'autre part, les opinions de gauche de quelques coloniaux. Le malaise qui en résultait pour les plus conséquents de ces derniers, les conduisait soit à renoncer momentanément à leurs options politiques métropolitaines soit à s'intégrer et à faire leurs le nationalisme balbutiant des « évolués », en y apportant une aide ordinairement morale, parfois technique, toujours symbolique, et toujours grave.

Il est difficile de cerner les raisons qui poussent à s'insurger contre l'ordre établi, dont on est, directe-

ment ou non, le bénéficiaire. La présence de Français au sein de mouvements nationalistes africains découlait bien souvent de motivations non-idéalistes. Goût de la rebellion, appel de l'aventure, de l'étrange, de l'exotisme, solidarité sensuelle, sentiment de curiosité, refus de tout conformisme, conscience exagérée d'une certaine forme de faillite — au demeurant toute relative — de la morale chrétienne de l'Occident, sublimation esthétique, romantisme de jeunesse ; et encore l'espoir ou la certitude de se placer politiquement à peu de frais, d'accroître sa prospérité matérielle en souscrivant une assurance politique sur l'avenir. Certains étaient fidèles à leur passé — la guerre d'Espagne, la Résistance — d'autres, rejetés accidentellement par le milieu européen, ne virent d'autre issue à l'ostracisme dont ils étaient l'objet que dans la fréquentation exclusive des Africains.

Toutes les interprétations sont vraisemblables ; elles co-existent parfois chez le même individu.

L'authenticité des opinions progressistes d'un Européen engagé dans le nationalisme africain reste probable quand elle se situe antérieurement à la loi-cadre de M. Gaston Defferre, et qu'elle provoqua la réaction des autorités. Si elle est apparue avec la dislocation de l'Empire français, elle demeure trop proche de l'opportunisme pour qu'on puisse en faire état.

Il convient donc, par prudence, de réfuter a priori les témoignages des Européens qui n'ont pas vécu le meilleur et le pire de l'ordre colonial, le désordre et la corruption des gouvernements de la loi-cadre, puis le plus grand désordre et la plus grande corruption des gouvernements de l'Afrique indépendante et « *décolonisée* ».

Coïncidence troublante et significative : les compagnons de route des nationalistes africains renoncent pour la plupart et quittent le continent noir pour ne pas devoir reviser les prémisses fondamentales de leur compréhension marxiste du monde ; d'autres, plus têtus ou voulant en avoir le cœur net demeurent et se font arrêter et expulser, tandis que quelques administrateurs et quelques journalistes, antérieurement réputés pour leur virulence verbale ou écrite envers les colonisés, se découvrent les nouveaux chantres de la

négritude, jouent les utilités à la cour du « *roi* » Houphouet comme à celle du « *roi* »Sékou Touré.

Il existe un clivage net entre les Français anticolonialistes d'Afrique noire. Ceux qui profitèrent ou profitent matériellement et financièrement de leur attitude politique ; ceux qui n'en récoltèrent ou n'en récoltent que les inconvénients. Les premiers se réjouissent de la fin de l'ère coloniale, des perspectives qu'elle ouvre, pour les élites africaines comme pour eux mêmes ; les seconds décelant les vertus de la civilisation occidentale au vu et au su des abus et tricheries des nouveaux maîtres politiques, deviennent réservés, et tentent, en y parvenant rarement, de taire leur déception devant l'égoïsme de la classe dirigeante, devant sa grandiloquente médiocrité. Ils considèrent qu'autant le peuple pauvre et hospitalier de la brousse possède ses vertus propres et témoigne d'une civilisation, autant le spectacle des élites au pouvoir atteste du mariage raté de deux cultures. Inversant la terminologie ordinairement pratiquée, ils tiennent pour cultivé et respectable tout Africain assumant la négritude là où elle est : dans la savane soudanaise, dans la forêt ivoirienne ; par contre ils qualifieront systématiquement de sauvage et d'individu méprisable tout Africain ayant titres universitaires, portant complet d'excellente coupe et tenant pour attardé ses frères dits incultes et misérables.

Il est ainsi superflu de leur demander ce qu'ils pensent d'une madame Gerbiat-Blouin, l'actuelle « *pasionaria* » congolaise, intrigante expulsée de Guinée en 1958 par le ministre Touré Ismael pour « *racisme* », elle et son époux ; ce qu'ils murmurent quand on évoque devant eux l'évolution ultra-rapide d'un Maurice Voisin, publiciste dakarois accusé par le sociologue progressiste Georges Balandier dans son ouvrage « L'Afrique ambiguë » d'être « *un journaliste maître-chanteur* » qui « *révèle un racisme recourant aux moyens les plus grossiers* ». Ce qui était exact en 1958 encore, mais ne l'était plus en février 1959, ou plus précisément continuait à l'être mais sous une autre forme.

Dans son numéro de Noël 1958 des « *Echos d'Afrique noire* », « *l'hebdomadaire qui essaie péniblement de trouver la vérité* », M. Maurice Voisin, dont le moins qu'on puisse en dire c'est qu'il est fort sensible « *au*

vent de l'histoire », titrait : « *La presse pro-fellaga parle du fascisme mais continue à insulter le peuple français* », puis « *alertait Jacques Soustelle pour que l'homme qui tremblait devant les menaces parachutistes de s'emparer de Radio-Dakar, en mai dernier, s'en aille* ». *Il précisait son souhait :* « *Nous voulons que le sieur Célarié, même repentant, même à quatre pattes devant la victoire du nouveau régime s'en aille* ». Dans ce même article, il apostrophait le directeur de cabinet de Maître Lamine Gueye, maire de Dakar : « *Et vous, Patrice Diouf, restez en métropole... avec votre combien charmante femme... on embauche peut-être dans quelques cabarets de Montmartre, où les « artistes » (sic) ont l'habitude de travailler « au bouchon* ». Il espérait, toujours dans ce même numéro, nullement remarquable quand on se remémore la suite ininterrompue d'invectives et d'insultes de ses articles : « *La Révolution du* 13 *Mai* 1958 *pourrait avoir sa Haute-Cour. Et ses poteaux. Ses poteaux pour les traîtres. Pour les veules et les pourris. Silence, crapules, le peuple a parlé !* ». En janvier 1959, il s'en prenait à « *l'action du Père de Benoist, d'Alain de Mazery, et d'Ernest Milcent, sans oublier le père Martin...* », mais amorçait déjà son virage en notant que « *les relations se normalisent entre la France et la Guinée* ». Evolution qui arriva à son terme logique lorsque l'ancien « *poujadiste* » exigea, le 11 février 1960, que « *les ordures européennes qui ont assassiné lâchement un gardien de la Société Générale de Dakar doivent être immédiatement fusillés publiquement place Protet* ». Il demandait, lui, « *Maurice Voisin, simple journaliste, pour la défense de mon pays, pour laver le crime commis contre un Africain à faire partie de ce peloton d'exécution* ».

A l'occasion du Congrès constitutif de l'U.G.T.A.N., tenu à Conakry les 15, 16, 17 et 18 janvier 1958, j'avais soumis à Pierre Lebrun, envoyé de la C.G.T. représentant la Fédération Syndicale Mondiale de Prague, quelques échantillons de la prose de M. Maurice Voisin, datant, il est vrai, de l'époque coloniale. Le syndicaliste français m'avait exprimé sa stupéfaction : « *Ce n'est pas possible !* »

Ce l'était comme devait l'être, peu de temps après, un Maurice Voisin ouvrant ses colonnes à un Roland-

Félix Moumié, président de la fraction terroriste de l'U.P.C. camerounaise, suppliant le général de Gaulle de faire la paix avec M. Ferhat Abbas et les « *patriotes algériens* », s'adressant à « *Sékou Touré, mon ami* » et j'en passe...

Je me suis volontairement attardé sur le cas de M. Maurice Voisin, car il est révélateur de la psychologie des « *évolués* » et de leur qualité intérieure (1). Comment peuvent-ils accepter, eux qui furent des années durant traînés dans la boue, qu'on écrive froidement : « *Nous collectionnons les noms des commerçants qui nous refusent leur publicité, sous prétexte que nous sommes* (*comme ils nous disent*) *pour les Nègres, et pour le Mali. Qui vivra verra...* ».

J'ai posé cette question à plusieurs ministres et directeurs de Cabinet guinéens, comme à des cadres directoriaux du parti, et leurs réponses rejoignaient ce que m'avait déjà dit Keita Sadoumoudou, député de Siguiri : « Tu dois comprendre, Voisin nous connaissait mal, maintenant, il nous apprécie à notre valeur et il doit rendre hommage à notre désintéressement ».

Et ainsi va l'Afrique 1960, avec ses charlatans, ses traîtres, et ses professeurs. Et l'on me permettra de préférer les seconds aux premiers et derniers. Ceux-ci, en effet, ont souvent mérité l'application à leurs dépens des articles du code pénal réprimant les « *atteintes à la sécurité intérieure et extérieure de l'Etat* », toutefois ils passèrent à « *l'ennemi* » avec armes et bagages, avec leur culture d'occidental et leur qualité de Français. Ils ont pu vivre des mois et des années durant dans des cases, dans les baraques en planche des « *bidonvilles* », puis dans les villas des ministères ; ils ont pu contribuer à éveiller méthodiquement les élites africaines au concept de *l'indépendance*, organiser les partis des « *évolués* » sans pour autant démissionner de leur culture et se « *bougnouliser* ». Jamais je n'ai vu un traître authentique des années coloniales se précipiter pour ouvrir la portière d'un camarade ministre comme je l'ai vu faire par un commerçant européen de Dakar converti soudain aux « *réalités maliennes* » ; jamais je n'ai entendu en 1959 et ensuite — l'heure de vérité — un « traître » tenir les propos, rap-

(1) Comme de celles des coloniaux « *reconvertis* », d'ailleurs.

portés par la presse, de tel gros bourgeois européen : « *Ce qui m'a impressionné, c'est la qualité des gouvernements africains, ils ont pris conscience de leur mission* ».

Les officiers des commandos opérationnels d'Algérie ont parfois exprimé leurs préférences pour ces appelés qui manifestèrent en métropole, signèrent des pétitions appelant la négociation avec le F.L.N., vouèrent aux pires châtiments les « *colons exploiteurs* », puis sabotèrent leurs trains, malmenèrent les sergents qui les convoyaient vers le port d'embarquement. Quelques semaines, quelques mois, et les fidèles de « *Marx-Engels-Lénine* » se muaient en des militaires disponibles pour les missions dangereuses ou considérées comme telles. La presse communiste s'est émue de ces conversions qui ne devaient rien à « *l'action psychologique* » et dérivaient de la prise de conscience d'une réalité que les théories marxistes ne réduisaient plus en termes d'exploiteur et d'exploité. La presse progressiste a mentionné le fascisme des militaires du contingent. Fascisme ? le problème est moins complexe que le choix d'une doctrine : il s'agit d'une réaction saine partant d'un sentiment d'auto-défense. Mais que MM. Claude Bourdet et J.J. Servan-Schreiber y prennent garde ! leurs envoyés spéciaux au Congo et au Mali leur ont servi, ces dernières semaines, des articles qui me semblent éloquemment hérétiques. Le diable serait-il dans le beffroi ?

Fin août 1958, le général de Gaulle et sa suite furent chaudement chahutés, à Dakar, par la foule sénégalaise encadrée et conditionnée moins — comme on l'a prétendu — par les partisans du P.A.I. minoritaire et d'obédience stalinienne que par les militants de l'U.P.S. de MM. Senghor et Mamadou Dia, absents sous des prétextes des plus futiles : un congé de repos médical et un congrès.

Parmi les « *porteurs de pancartes* » : un Européen d'une quarantaine d'années, un blanc. Le seul. Et cette solitude est éloquente. Dakar avait son contingent fourni de professeurs communisants abonnés à *l'Observateur*, tel Sandoz du lycée Maurice-Delafosse ; de chrétiens de style nouvelle vague, comme Ernest Milcent, correspondant du *Monde* et rédacteur *d'Afrique Nouvelle*, de progressistes comme Rolland, direc-

teur du Cenre de F. P. R., ou Luc Decausnes, de Radio-Dakar et qu'on disait le gendre de Paul Eluard ; de républicains adhérents R.D.A. ou P.R.A., sans compter les militants et les politiciens blancs de ces partis africains : l'avocat Robert Bailhache, conseiller territorial de N'Zérékoré, région de Guinée peuplée en partie d'anthropophages et d'hommes-oiseaux ; le typographe Veillat de l'imprimerie du R.D.A... etc...

Parmi ces antigaullistes de toujours, Lucien Magnan fut le seul qui eut la loyauté de se dévoiler lors des manifestations de la place Protêt. Les spécialistes de l'anti-colonialisme en chambre, œuvrant quelquefois dans l'excitation raciale ou la démagogie anti-occidentale, préférèrent s'abriter dans leurs villas climatisées, et écouter la retransmission radio - diffusée des discours prononcés face à une foule houleuse et vociférante, parce qu'on avait voulu qu'elle soit ainsi. Chers professeurs et chers avocats engagés, dirait M. Robert Lacoste, avec lequel pour une fois je serais d'accord.

Rien ni personne, pas même ses camarades syndicalistes, ne cantraignaient Lucien Magnan à participer *physiquement* à la manifestation de la place Protêt. Rien sinon une conception particulière de l'honneur ne s'accordant guère avec ses opinions marxistes, et des souvenirs : l'Espagne, commissaire politique auprès des Brigades Internationales ; l'occupation, chef d'un réseau du P.C. ; le camp de concentration d'Auschwitz ou il demeura plus de vingt-quatre mois ; son exclusion du parti communiste, à son retour, pour « *sentimentalisme* », car il refusait de témoigner contre la Française responsable par inadvertance de son arrestation.

Puisqu'il fallait sanctionner, après les troubles de Dakar, autant que ce fût un blanc qui en fit les frais. Et le ministre sénégalais de l'Intérieur, Valdiodo N'Diaye, désigna Lucien Magnan, l'otage du marché conclu entre les dirigeants syndicalistes de l'U.G.T.A.N. territoriale et son ministère.

Le dessinateur, chef d'un Bureau d'Etudes du Gouvernement Général, fut appréhendé, et expulsé.

Décembre 1958 vit Lucien Magnan Directeur de l'Infrastructure Aéronautique de la République de Guinée. Mais le jour de réveillon de Noël 1959, le juge Touré Moussa le plaçait sous mandat de dépôt pour

« atteintes à la sûreté extérieure et intérieure de l'Etat ». Après avoir été vainement interrogé, menacé d'être éprouvé à la machine à torturer électrique du camp Alpha Yaya, il était expulsé le 13 janvier suivant, avec sa femme, métisse de Saint-Louis, et leur fillette de deux ans.

Ses crimes ? Ils sont impitoyablement réprimés en la République de Guinée dont la devise s'énonce « *Travail-Justice-Solidarité* ». En sa qualité de membre du parti de Sékou-Touré, il avait adressé au Bureau politique un rapport de vingt pages protestant contre l'exécution publique d'un voleur à Conakry et à laquelle l'ancien déporté d'Auschwitz avait été réquis d'assister ; il s'était insurgé quand une compagnie de l'armée nationale avait ouvert le feu sur les paysans mécontents de la circonscription de Guédéckou, médaille d'Or de la Nation pour la participation efficace et « *volontaire* » de sa population à « *l'investissement humain* ». Une vingtaine d'exécutions sommaires avaient été le prix de la réinstallation de l'homme du parti, l'instituteur Sangaré Toumani. Il s'était aussi inquiété auprès de Sékou Touré dans quelles conditions son « *frère* » Touré Ismael avait recruté Frank Reimeringer, conseiller technique de son ministère, et ancien chef de la Gestapo d'Orléans condamné à mort par coutûmace en janvier 1959.

Le « *lieutenant* » de Keita Fodéba au Bureau Politique trancha rapidement le problème en conseil des Ministres : « *Ce sera lui ou ce sera moi* ». Ce fût, bien sûr, « *l'agent français Magnan* », dont les affaires personnelles furent confisquées par le Ministre de l'Intérieur, et sa voiture louée comme taxi à Conakry pour le compte d'un inspecteur de la Sûreté.

— Il faut camoufler toute cette histoire, dira un peu plus tard Touré Ismaël. Elle nuirait à notre réputation.

Lucien Magnan, quant à lui, ne croit plus au « *processus normal de décolonisation* » de M. Khrouchtchev. Et j'en connais vingt comme lui. « *J'ai rêvé d'un monde de soleil dans la fraternité de mes frères aux yeux bleus* » a avoué Léopold Sédar Senghor. Mais pour beaucoup de ses « *frères aux yeux bleus* », l'heure ne sera plus jamais à la poésie.

Des élites syndicales et universitaires d'Afrique, nous ne retenions, dans le contexte colonial, que leur bonne

volonté apparente de construire un monde plus juste et plus fraternel que celui que nous avions sous les yeux. Sans notre expérience interne de l'indépendance, jamais nous n'aurions admis la vulnérabilité à l'argent, la soif de prestige social, le désir de *farniente* de nos amis noirs. Nous nous sommes insurgés contre la vulgarité et l'injustice de certains coloniaux, avant de le faire bientôt contre une vulgarité plus grande encore et des injustices d'une toute autre conséquence. Il n'y a guère plus d'un an, Léopold Sédar Senghor, écrivait que l'indépendance « *peut satisfaire l'orgueil national, elle ne supprime même pas la conscience de l'aliénation, le sentiment de frustration, le complexe d'infériorité, parce qu'elle ne résout pas les problèmes concrets qui se posent aux pays sous-développés : loger, vêtir, nourrir, guérir, éduquer les masses* ».

Les Noirs sont la mauvaise conscience des Blancs qui, doutant de la civilisation occidentale, s'engagent dans un combat qui n'est pas le leur. Lorsque la querelle de la transmission des caractères acquis sera tranchée, le mythe de l'égalité des races humaines, en ce siècle, aura vécu. Et Kipling, chantre de l'impérialisme anglais effacera les souvenirs d'André Gide et d'Emmanuel Mounier par son réalisme.

Je ne vanterai point Léopold Sédar Senghor, l'agrégé de grammaire, au détriment de Sékou Touré, le « *certifié* ». Les deux sont les produits d'une erreur. Une civilisation de l'émotion comporte des aspects attachants mais il faut reconnaître avec Alioune Diop de *Présence Africaine* que « *ce qui fait la supériorité incontestable de l'Occident, c'est le sens du travail qui permet seul de construire et qui reste si étranger à la vie africaine vouée à la jouissance de la vie* ».

Il fallait laisser au noir sa négritude, ne point lui donner l'écriture. L'union libre de l'Europe et de l'Afrique a abâtardi ce continent que nous avons réveillé pour l'abandonner ensuite à mi-chemin. Le trafic du « *bois d'ébène* » a dépeuplé le littoral africain, mais il a autorisé ce miracle du vingtième siècle : l'homme noir moderne vient de naître en Amérique.

En recevant l'autonomie interne, puis l'indépendance, l'Afrique a retrouvé la féodalité interdite. Si, par miracle, les sirènes de l'Ouest et de l'Est se taisent, les politiciens en exercice adapteront leur négritude d'évolué au diapason du Libéria : style d'opérette, révolte d'un peuple « *Krou* », pacification. Le verbe et le rythme sont et resteront la contribution de l'Afrique à la civilisation mondiale. La réhabilitation du continent noir découle des travaux des ethnologues et des sociologues européens. Les républiques africaines revendiquent une mission inutile.

L'idéogramme dessiné sur le drapeau de la République du Mali préfaçait l'avenir, en symbolisant un homme levant les bras au ciel dans un geste de lassitude et de reddition.

Puisse l'Occident s'entendre, croiser au large. Et attendre.

Gilles MERMOZ.

Suzanne de WINTER.

Comment le Congo Belge devint terre d'anarchie

Il en est des mots comme des allumettes, ils sont dangereux à manier. L'ex-Congo belge en fait une expérience dont l'amertume est égale à sa tragique résonance. Car, c'est pour avoir cru en la magie d'un mot que les Congolais sont au bord de la guerre civile et que le brasier pourrait bien atteindre l'Afrique toute entière.

Ce mot-clef qui, depuis quatre ans galvanise autant les illettrés de la brousse que les semi-évolués des grandes villes, était devenu une obsession, un synonyme de vie aisée, agréable et exempte de tout travail. On oublie trop que les Noirs de l'actuelle République du Congo avaient une façon particulière d'interpréter le sens des mots. Et les leaders politiques, fous de mégalomanie, le savaient bien et en usaient abondamment. Dans un pays où le fétichisme continue à être roi, où les tribus d'une primarité incroyable existent toujours, où de temps en temps d'aucuns se livrent encore au crime d'anthropophagie ou à l'immolation à quelque dieu mystérieux, une propagande électorale ne pouvait se baser que sur des concepts simplifiés à l'extrême. Cette « plateforme » électorale s'appuyait donc sur l'octroi à tous des maisons européennes, des voitures américaines, des frigos et autres ustensiles ménagers de luxe ainsi que des... femmes blanches. Pour ces âmes à peine dégrossies, tout cela représentait le summum du bonheur, le paradis sur terre. Ils étaient à cent lieues de se douter, les pauvres, qu'en démocratie les dirigeants se taillent toujours la part du lion et que le peuple n'a jamais droit qu'aux miettes du festin. Kasa-Vubu ou Lumumba ne parlaient pas à leurs auditeurs de l'évolution qui leur permettrait de devenir instituteurs, professeurs, médecins ou fonctionnaires mais flattaient leurs plus bas instincts. Au nom desquels ils allaient faire l'apprentissage du suffrage universel !

Mais, se demandera-t-on, comment était-il possible que de cette masse primaire aient pu émerger des meneurs capables de faire triompher leur point de vue ? Et d'abord, comment la Belgique avait-elle pu permettre cette stagnation intellectuelle ? La réponse à ces questions est complexe. Contrairement à ce qui s'est passé dans les colonies françaises, par exemple, la Belgique a cherché à éduquer le plus grand nombre d'analphabètes, mais en surface. C'est la raison pour laquelle ce n'est que cette année, en 1960, que le premier médecin et le premier ingénieur sont sortis des universités belges. Par contre, on compte de nombreux docteurs en droit, les Noirs étant particulièrement doués pour la palabre. En dehors de cette élite universitaire, il y a quelques milliers de Congolais ayant suivi les cours d'humanités du degré inférieur et un nombre beaucoup moindre de certifiés. A l'échelon inférieur, on trouve des Noirs qui savent lire et écrire d'une façon approximative et une masse ignare, la plus importante parmi les treize millions d'habitants que compte le Congo.

Certes, l'Etat belge aurait pu accélérer l'évolution noire en multipliant ses écoles. Mais le « système » était là qui veillait et qui préférait une répartition politique équitable plutôt que la mise en place d'éléments de valeur. Ce n'est un secret pour personne que la nomination du moindre fonctionnaire au Congo était l'objet de discussions, de marchandages, de trafic d'influences les plus divers.

Pourtant, la nécessité pendant la guerre de former des éléments congolais pour pallier la carence blanche devait démontrer que l'évolution était en marche et qu'il devenait indispensable d'adopter des méthodes plus rationnelles. Mêlés à la vie des Européens pendant les heures de travail, les Noirs allaient rapidement prendre conscience des possibilités qui s'offriraient à eux dans l'avenir. C'est pour n'avoir pas compris à temps cette vérité première que la Belgique a dû abandonner la partie et rendre le Congo à la sauvagerie des temps héroïques.

L'Eglise, elle, s'était montrée beaucoup plus compréhensive et avait su adapter ses méthodes à la réalité du XXe siècle. Elle forma au Congo des centaines de prêtres et même des évêques.

Pendant ce temps, le gouvernement et le parlement belges menaient une politique coloniale à la petite semaine, les conservateurs tenant le plus longtemps possible à maintenir une main-d'œuvre nombreuse à bon marché tandis que socialistes et démocrates-chrétiens voyaient dans le Congo un nouveau champ de bataille syndicaliste.

L'histoire allait leur donner tort. Aux uns comme aux autres.

Quant à l'opinion publique, en métropole, elle ignorait purement et simplement les remous qui, lentement, depuis 1945, agitaient la colonie belge. Le nombre de coloniaux installés au

Congo, dans le secteur privé ou dans les administrations, était trop peu nombreux (une centaine de mille, femmes et enfants compris) pour que l'attention fût attirée sur ce qui se passait aux alentours de l'Equateur. Quant aux parlementaires, jusqu'en 1959 ils s'occupèrent en ordre exclusif des questions électoralement rentables. Le Congo ne l'était point.

La surprise fut donc grande, le 4 janvier 1959 lorsque les telex congolais se mirent à transmettre le récit des émeutes qui se déroulaient à Léopoldville. Rares furent ceux qui comprirent que la crise latente était sur le point de se dénouer et que toute fausse manœuvre risquait de devenir fatale, aussi bien pour le Congo que pour la Belgique. Malheureusement, là où il eût fallu des diplomates de grande classe, il n'y eut que des manœuvriers. Tout le monde pataugeait et, chose incroyable, le même flottement se retrouvait dans les Conseils d'Administration des grandes sociétés belges installées au Congo.

Dans les sphères politiques, on ne se montrait pas moins perplexe. Les uns tenaient pour une indépendance accordée à très brève échéance, les autres pour une autonomie à terme plus ou moins lointain. La presse ne conduisait pas l'opinion, elle la suivait en posant la même alternative.

Plus personne ne se souvenait que les troubles de Léopoldville étaient en réalité un enchaînement logique de l'histoire. Ni que dès 1940, le général de Gaulle, le tout premier, avait utilisé à Brazzaville le mot « indépendance ». On n'avait même pas pris attention au fait que l'actuel président de la République française avait récidivé le 24 août 1958 au stade Félix-Eboué, à Brazzaville encore, en déclarant : « L'indépendance, quiconque la voudra, pourra la prendre aussitôt ». Le résultat de ces paroles encourageantes ne s'était pas fait attendre. Pour y parer, la Belgique ne possédait qu'une administration léthargique, plus consciente de son standing social que des mesures à prendre pour arrêter la sédition. Pendant les émeutes du 4 janvier, le gouverneur général de la colonie, Henri Cornélis, s'était bravement barricadé chez lui, suant la peur et cherchant désespérément à entrer en communication avec Bruxelles pour obtenir des directives. Pendant ce temps, une foule déchaînée lapidait les voitures, molestait les Européens, partait à l'assaut de la ville blanche.

Le grand meneur de ce jeu de massacre était Joseph Kasa-Vubu, l'actuel (mais pour combien de temps encore ?) président de la République du Congo. Depuis plus de dix ans, il « travaillait » les Bakongo, ses compatriotes, encore qu'il fût métis d'Asiatique. Trois ans de séminaire en avaient fait un évolué authentique qui avait appris comment on se sert des foules. C'est Kasa-Vubu qui, en 1946, prit la parole devant un public galvanisé pour défendre « le droit du premier occupant ». Pendant toute cette période, personne ne réagit en

métropole. Ce ne fut qu'en 1956 qu'un jeune professeur progressiste, M. Van Bilsen conçut un plan d'émancipation politique de l'Afrique belge portant sur trente ans. Ce travail ne fit que fort peu de bruit et ne provoqua guère de commentaires, moins encore de polémiques. Pourtant, les colons lançaient des cris d'alarme mais personne ne les entendait ou ne daignait les écouter. Avec Léopold II, ils auraient pu dire des parlementaires, « pourvu qu'ils ne cochonnent pas le Congo ». Hélas ! cette crainte s'est révélée tragique réalité.

Kasa-Vubu, arrêté par la Force Publique, ne fut-il pas libéré par le Ministre des Colonies de l'époque, M. Van Hemelryck, et amené en Belgique ? On se contenta alors à Bruxelles de lui faire des reproches modérés avant de le renvoyer chez lui, plus fort que jamais. Il n'était pas question pour lui d'attendre trente années. D'autant mieux qu'il est né en 1907 et qu'il entendait bien connaître les honneurs réservés à un chef d'Etat. N'avait-il pas déclaré au cours de sa campagne de propagande pour les élections communales à Léopoldville en 1958 : « J'exige l'indépendance immédiate et le départ de tous les Belges ». Paroles fortes qui lui valurent d'obtenir une majorité écrasante dans le Bas-Congo.

Mais un deuxième larron était entré en lice : Patrice Lumumba, leader du Mouvement nationaliste congolais. C'était un adversaire de taille et il était naturel qu'une haine sans merci opposât les deux hommes. Un seul point commun les unissait : la haine du Blanc en général, celle du Belge en particulier. Pour le reste, leurs tendances étaient divergentes. Kasa-Vubu désirait un état fédéraliste tandis que Lumumba avait décidé que le Congo serait une nation unitaire.

Un drôle de bonhomme du reste ce Lumumba. Commis des postes à Stanleyville où il est né bien qu'étant d'origine Batetela, il passa onze années dans cette administration. Après quoi il alla purger une peine de prison pour avoir détourné la bagatelle de 200.000 frs belges. Et encore était-il récidiviste !

Il fut tiré de sa situation inconfortable par M. Buisseret, Ministre des Colonies d'obédience libérale et franc-maçon notoire, qui ne borna pas là sa mansuétude et en fit un vice-président de l'association libérale de Léopoldville. Par la suite, Patrice Lumumba devint, on ne sait trop comment, directeur commercial d'une brasserie où il réédita rapidement ses exploits de la poste de Stanleyville. On le mit évidemment à la porte. Ce dont il se vengea en faisant courir le bruit que la bière produite par ladite brasserie rendait les hommes... impuissants. Aussitôt le chiffre d'affaires de l'entreprise descendit à une cadence vertigineuse et il fallut se résoudre à payer 20.000 frs belges par mois à Lumumba pour qu'il cesse cette invraisemblable campagne. Tel est l'homme qui allait devenir le premier président du Conseil congolais.

Aussi peu difficile que possible sur les moyens de se procurer de l'argent, le leader du Mouvement national congolais avait désormais ses coudées franches. Il ne fit plus rien d'autre que sillonner le pays tout entier pour prêcher la rébellion à l'autorité blanche. Il fut un des trois Congolais qui assistèrent à la conférence d'Accra qui se tint du 5 au 13 décembre 1958. Aussitôt rentré dans son pays, il s'empressa de tenir un meeting auquel assistaient au moins 7.000 personnes et déclara notamment : « La conférence d'Accra demande l'indépendance immédiate de toute l'Afrique et qu'aucun pays en Afrique ne peut rester sous la domination étrangère au-delà de 1960. »

Six jours plus tard, les émeutes éclataient. C'était Kasa-Vubu qui le 4 janvier tenait la vedette. La réunion qu'il avait prévue avait été interdite par le bourgmestre de Léopoldville, M. Tordeur. On ne sait trop pour quelle raison, à son insu, son adjoint autorisa le rassemblement avec tout le succès que l'on sait. Ce fut M. Tordeur qui fut tenu pour responsable et déplacé tandis que l'adjoint Caillet est actuellement chef de cabinet du Ministre des Affaires Africaines, M. d'Aspremont-Lynden, naguère conseiller de Moïse Tshombé. On croit rêver !

Désormais, les troubles plus ou moins graves, allaient devenir monnaie courante au Congo. Sans que l'on ait jamais pu déterminer avec exactitude quels en étaient les responsables. Pour ajouter à cette confusion un incident vint secouer pendant quelques jours l'opinion publique de la métropole. Le 13 janvier, Baudouin, le Roi, avait prononcé à la radio de Bruxelles une allocution dans laquelle il se ralliait à l'idée d'une indépendance inéluctable mais, précisait-il, « sans atermoiements funestes ni précipitation inconsidérée ». Ces paroles n'avaient qu'un seul tort, aux yeux des politiciens, c'est d'avoir été prononcées sans l'accord « préalable » du gouvernement. Le Roi se trouvait donc en porte-à-faux avec la tradition parlementaire. En vérité, l'heure était trop grave pour permettre des discussions byzantines, mais les socialistes avaient trouvé là un excellent moyen de détourner l'attention populaire.

De toute manière, la course à l'indépendance était ouverte. On fonçait à tombeau ouvert. En septembre 1959, le Ministre Van Hemelryck était « démissionné » et remplacé par un « Sage », le Ministre de Schryver qui accéléra encore le processus et finit par s'adjoindre deux autres Ministres des Affaires Africaines, l'un étant spécialement destiné à traiter des problèmes économiques, l'autre faisant fonction de coordinateur entre les différents partis politiques congolais en présence.

Mais l'évolution dangereuse de la situation inquiétait terriblement les socialistes qui crurent trouver une panacée en demandant l'organisation d'une « Table Ronde » qui réunirait Noirs et Blancs. Une première tentative échoua, les Congolais

ne parvenant pas à se mettre d'accord sur la composition de leur délégation. Il y avait bien eu des élections, mais elles avaient été sabotées par l'Abako dont Kasa-Vubu était le président. Patrice Lumumba, lui, était à nouveau en prison pour avoir fomenté des troubles à Stanleyville.

Finalement, les Congolais décidèrent d'élire des délégués parmi leurs pairs. Tout cela était très vague car en réalité ces « interlocuteurs valables » ne représentaient en définitive qu'eux-mêmes. Pressé par les socialistes, le gouvernement donna son accord et les débats furent fixés au 20 janvier 1960. Une fois de plus, Lumumba fut libéré de manière à ce qu'il puisse participer à la conférence. Déjà à ce moment, l'observateur impartial pouvait déceler sans peine la pagaille qui se préparait. Car plus d'une fois cette « Table Ronde » tourna au dialogue de sourds. Côté belge, on retrouvait trois Ministres en exercice, le vice-président du Conseil, le Ministre de l'Intérieur et celui des Affaires africaines. Les deux premiers ignoraient tout du Congo et le troisième était à peine plus instruit des problèmes à résoudre. En réalité, ce fut un sénateur socialiste, Henri Rolin, ancien président du Sénat belge, qui mena les débats.

Ces laborieuses tractations durèrent un mois tout entier avec comme intermèdes vaudevillesques la disparition épisodique de Kasa-Vubu vers une direction inconnue de tous.

Et c'est après ces « travaux » d'une tragique loufoquerie que la date de l'indépendance fut fixée : le 30 juin 1960. Il ne restait plus au Parlement belge qu'à ratifier cette décision. Ce que députés et sénateurs firent à l'unanimité moins une voix dans chacune des Chambres.

On aurait tort de s'imaginer que la « libération » était maintenant toute proche, les Congolais attendraient patiemment les fêtes qui consacreraient cette fameuse indépendance. Les Noirs « gonflés » à bloc par leurs leaders politiques refusaient de travailler, faisaient preuve d'une insolence qu'ils savaient désormais sans danger. Si bien que le secteur privé fut tout autant touché que l'administration par cette curieuse conception de la démocratie. Le Congo allait à vau-l'eau. Plus personne ne l'ignorait. Sauf en Belgique. Un jeune administrateur territorial qui allait être assassiné de la plus horrible façon en juillet, (il fut jeté en pâture aux crocodiles) dénonça officiellement le danger que courait la colonie. Il fut démis de ses fonctions !

Les cérémonies de l'indépendance se déroulèrent dans un calme approximatif. Mais Lumumba crut nécessaire de ressasser (en les grossissant) devant le Roi Baudouin les griefs que ses compatriotes pouvaient avoir contre les colonisateurs, en omettant toutefois de mentionner la fin de l'esclavagisme arabe, la construction des villes, routes, etc...

La suite, on la connaît. Les exactions épouvantables dont furent victimes les Européens, le tragique vaudeville qui continue d'ensanglanter le Congo tout entier et le fait glisser chaque jour davantage vers la guerre civile.

Derrière Lumumba se profile l'action de Moscou. Des « techniciens » russes et tchèques sont à pied-d'œuvre. Tous connaissent au moins deux dialectes régionaux et sont parfaitement organisés en vue de la soviétisation du pays. Khroutchev offre à Lumumba des Ilyouchine tout équipés, avec personnel de bord et attend en retour de ces fastueux cadeaux une obéissance aveugle de la part de son poulain. Le Président du Conseil soviétique sait que lorsque la République du Congo sera définitivement engagée dans un chaos inextricable, il pourra intervenir et conquérir l'Afrique tout entière. Il n'est du reste pas impossible que l'Algérie elle-même soit, quelque jour, prise à revers.

Quant à la Belgique, elle a fait parvenir des caisses de billets de banque imprimés à Bruxelles pour payer la solde de l'armée de... Lumumba. Mais très équitablement, elle a également envoyé des armes à Moïse Tshombé pour la défense du Katanga.

Le dernier bastion de l'uranium, du cuivre, du manganèse, du cobalt tient encore. Jusques à quand ? A moins d'un miracle — mais nous sommes très sceptiques — le Katanga et le Kasaï, les deux provinces les plus riches du Congo, seront prises dans la fournaise.

Et ce sera la fin de 80 années d'une civilisation qui était loin d'être parfaite mais qui méritait tout de même un autre résultat. Mais cela, c'est le fait de la démocratie, pardon ! de la médiocratie.

Suzanne de WINTER.

Pol VANDROMME

Marcel Aymé, rat des champs

PEUT-ETRE un jour proposera-t-on dans les lycées ce sujet de composition française : quel est le sens de la nature chez Marcel Aymé ? L'élève Martin répondra d'une phrase : de la nature, Marcel Aymé a fait un adjectif, le *naturel*. Cela lui méritera un zéro pointé. Mais un bon mot vaut bien un mauvais point. (1)

Avant de l'être du naturalisme arrogant, la campagne a été le lieu commun du symbolisme. Les hommes de lettres, qui sont des citadins passant leur vie dans des villes encrassées par l'essence et la mauvaise humeur, se rendent aux champs pour regonfler leurs poumons d'air pur. Ils n'en reviennent pas d'avoir eu l'occasion de bomber le torse. Ils s'adonnent au paysage comme on s'adonne à la drogue : le fignolant, lui en faisant voir de toutes les couleurs dans des poèmes en prose qu'ils rafistolent avec application dans leur cabinet de travail. On peut donner des exemples de cette littérature enrubannée, qui s'enveloppe de capes crépusculaires, de foulards ensoleillés, de chapeaux de paille piqués d'adjectifs et de marguerites des prés.

André GIDE : *J'aimais alors m'asseoir au talus de l'orée, parmi les feuilles mortes ; écoutant les chants des labours, regardant le soleil exténué s'endormir au fond de la plaine.*

S'approcher de la nature de cette façon, c'est prendre la pose devant un pittoresque décoratif que l'on cajole avec volupté. On décharge en rafales les couleurs de l'arc-en-ciel. On imprime à ses épithètes le pas cadencé. On fait l'amour avec les tonnelles, les labours, les blés, les glycines, les oiseaux des fourrés, les fleurs vénéneuses des prés. Les citadins ont cultivé la littérature paysanne avant que les valets de ferme, les pâ-

(1) Ces pages sont extraites d'un livre à paraître prochainement chez Gallimard dans la collection « *La Bibiothèque idéale* ».

tres, les instituteurs ruraux (toujours en retard d'un snobisme et voulant mettre leur province à la mode de Paris) ne s'emploient à les imiter.

Marcel Aymé a eu le mérite de rendre à la campagne son allégresse, la saveur de son langage, la simplicité de ses manières. Il l'a libérée des idées reçues, de la solennité pleine d'apprêt dont on l'avait barbouillée. Les paysans peuvent reconnaître dans ses livres la couleur de leur horizon, le rythme de leurs travaux, l'accent de leurs conversations, la lumière de leurs repaires, les sursauts de leurs agitations. Plutôt que d'enfermer la nature à double tour dans une chambre close, il lui a fait prendre le frais, il l'a exposée aux bourrasques de pluie et de soleil. Si l'on veut : il l'a réenracinée dans son terreau.

Marcel Aymé a donné congé au romantisme rose et au romantisme noir qui s'engraissaient aux dépens de la campagne. Aux cantons ruraux, il n'a pas demandé de jouer les parvenus de la prose poétique ; simplement, il les a priés d'écouter l'écho de leur voix. *Le pré manquait de pente et le fond argileux y retenait l'eau pendant la plus grande partie de l'année. A la belle saison, le terrain, semé de trous, avait le relief et la consistance d'une éponge sèche et la faucheuse mécanique s'y cassait les dents.* (La Vouivre). *Hyacinthe, seul sur son champ, épandait avec les mains le fumier qu'il avait déchargé la veille et mis en fumerons. Malgré le froid pénétrant, il avait posé sa veste sur le pré voisin et travaillé les manches retroussées. La lumière du matin était pauvre. Le brouillard, qui fermait l'horizon à moins de cent mètres, ne se levait pas. Hyacinthe ne voyait ni homme ni maison, mais sur la gauche, une haie amaigrie par l'automne et, à droite, une rangée de pommiers noirs et frileux dont les gestes se perdaient déjà dans le brouillard.* (Gustalin). C'est une voix qui ne se force pas, qui ne s'exalte pas dans une ferveur bruyante, mais qui décrit, qui constate, qui enregistre presque silencieusement. Une voix qui remarque tout sans jamais se faire remarquer.

Chez Marcel Aymé, les thèmes bucoliques ne prennent pas le mors aux dents. Le romancier ne les chevauche pas à bride abattue. Pour ne point s'éloigner de la terre, il reste à ras du sol. Planté dans la cour de la ferme comme un chat ensommeillé, accroupi au creux du sentier, étendu paresseusement dans la prairie, — mais toujours à l'affût, prêt à recueillir les chiens égarés, les débris des disputes, la course des rêves brisés. Sous ses paupières plissées, engourdies par l'ardeur du ciel, et qui se réveillent mollement, tout s'inscrit, mais en demi-teintes, puis tout se métamorphose dans un pays souterrain et mœlleux qui est le pays de la mémoire et des songes des laboureurs.

Marcel Aymé demeure toujours en-deça. Il n'ajoute rien de trop. Tout son art consiste à retrancher, à assourdir plutôt

qu'à aviver. Sa province est un pays gris. Celle de Chardonne est gris perle. La sienne est d'un gris mat.

C'est que la vie à la campagne est une longue patience. Il faut attendre sans cesse, la pluie, le soleil. On y est à la merci de la malveillance d'un orage, d'un torrent ou d'une canicule. Les paysans sont pareils à ces jeunes filles dont Robert Brasillach parle dans *Bérénice*, et qui espèrent toujours que quelqu'un va venir les tirer de ce célibat qui leur pèse et qui démantèle leurs rêves.

Ils doivent compter avec le temps, cette durée qui stagne plus souvent qu'elle n'éclate. Dépendant de lui à ce point, ils ont fini par n'y plus prendre attention et même par croire qu'il n'existait pas. La lenteur paysanne que Marcel Aymé exprime comme personne dans des livres qui pourraient ne jamais finir (comme ces tapisseries que l'on reprend toujours et que l'on n'achève pas), — cette lenteur, cette nonchalance viennent de là. Le temps écartèle les citadins, les emporte dans une course contre la montre. Les paysans, il les courbe insensiblement et à la fin les enlise. Avec une adresse qu'aucun écrivain contemporain n'a atteinte, Marcel Aymé montre les gens de la campagne qui s'enfoncent dans le vide boueux des jours ; à la lettre, qui *retournent* à la terre. Il excelle à rendre sensible l'impression qu'éprouvent les culs-terreux devant ces instants qui coulent à pic, — mais qui coulent à pic comme on s'englue, — devant cette vie qui se décompose, qui s'en va en lambeaux. Cette matière gluante, ce terreau spongieux, que le soleil ravage et fige quelquefois, c'est la matière même des rites quotidiens à la campagne, le fond même sur lequel se tisse la trame de l'existence paysanne. La durée se dissout vraiment sous le travail de sape des habitudes et des routines. mais d'une manière tellement insinuante que l'on ne s'aperçoit de rien et en même temps avec une promptitude si masquée que l'on n'a pas eu le loisir d'y penser. Elle s'amollit dans un sommeil traversé de réveils et de délires. Votre occupation préférée ? demandait-on un jour à Marcel Aymé. Et il répondait : dormir. C'est un mot de paysan, fourbu par les veilles et les attentes.

A la campagne, il ne se passe rien. Le retour immuable des saisons, ce caroussel qui tourne dans le ciel amenant tantôt l'orage, tantôt la neige, tantôt le soleil, est le seul intrus qui trouble la paix champêtre (avec les bousculades et les injures de la politique de canton). Personne n'est déterminé par les forces de la nature comme l'est le paysan ; personne n'est soumis à elle avec une rigueur plus implacable. A la ville aussi, rien ne se passe. Mais on le sait moins bien qu'à la campagne. Un tourbillon factice emporte les citadins. C'est une dérision; seulement, ils ont la candeur de ne pas le reconnaître. La fièvre des coups de téléphone et des coups de frein laisse des traces sur leurs visages blafards. Les paysans, eux, n'ont

point droit à ces frivolités et aux illusions qui y sont attachées. Leurs journées et leurs soirées sont les antichambres des songes sinueux et interminables.

Un livre de début comme *Brûlebois* nous assure, plus précisément peut-être que les autres, que, pour Marcel Aymé, la campagne est un pays où le spectacle de la vie se déroule à bureaux fermés et où quelques acteurs sans réputation s'entraînent à jouer une pièce de l'anti-théâtre. Le récit n'est même pas esquissé ; il se trouve tout entier dans les marges, dans les blancs des pages. Seul le train-train le plus ordinaire a, ici, droit de cité, mais il marche à la rencontre d'un franc-buveur barbu, d'un philosophe de sentier et de bistro. Autour de ce bohème, rien ne surnage ; simplement le temps coule et va sans hâte à la dérive. C'est le miracle du talent d'avoir pu faire d'une matière aussi peu romanesque, d'une humanité bornée, le sujet de livres admirables. Admirables parce que ce ne sont pas des romans qui se *racontent*, mais des romans qui se *récitent*. Des poèmes, et de l'espèce la plus difficile, — des poèmes de la patience et de l'humilité. Marcel Aymé a écrit la légende de la campagne, de son existence quotidienne. On le verra exemplairement lorsqu'il sera parvenu, avec *La Vouivre*, au point le plus haut de sa veine paysanne.

Dans les romans qu'il leur a consacrés, Marcel Aymé adopte le point de vue des paysans devant la vie : il ne la noue pas, il la regarde se dénouer. Ce n'est pas un homme d'intrigue. (Il ne le sera jamais du reste parfaitement, sauf lorsque les intrigues seront brèves. On le remarquera surtout dans son théâtre : ses débuts son éblouissants ; ses finales ont moins d'éclat, contraintes, dirait-on). C'est un homme de contemplation. Je le soupçonne d'aimer la vie immobile, celle que l'on reconnait du fond d'un transatlantique, sur une terrasse de sable et d'écume, et davantage peut-être celle que l'on s'invente à soi-même, en ranimant les secrets extravagants, les mots de passe impubliables de la mémoire des champs et des fossés.

Cette mémoire apprend d'abord aux paysans que rien ne se passe à la campagne, que la contrée des labeurs silencieux, des travaux sans nouveauté est leur patrie intérieure. Mais elle leur murmure ensuite qu'ils doivent toujours être en attente (en attente et en défiance, c'est pareil : ce sont deux mots différents pour désigner l'attention perpétuelle), qu'il leur arrivera peut-être quelque chose. Ce n'est pas un hasard si la fleur de nos légendes s'est épanouie dans les basse-cours et dans les sentiers de forêts. Les voix de la terre appellent au respect des routines et en même temps aux escapades de l'enchantement romanesque. Pour se consoler d'avoir espéré en vain la merveille imprévue, le paysan imagine des contes. Cette vie vécue et cette vie rêvée, Marcel Aymé les a fait coexister. Il n'a pas séparé le monde apparent du monde de la féerie. Mieux : au monde apparent et terre à terre, il a offert une

baguette magique, il a ouvert les portes de l'insolite. Du populisme rural, il a fait un fantastique ironique, toujours disponible à une poésie qui, sans s'évader des réflexes quotidiens, met le saugrenu en liberté. A la campagne, il a donné tout ensemble son livre de raison et son livre de conte.

Car ce livre de conte est un livre de raison : méticuleux, et qui a tout retenu. Marcel Aymé sait bien pourquoi les paysans sont des sages : parce qu'ils sont résignés, et d'abord à eux-mêmes. Résignés à n'être que ce qu'ils sont. Ils n'ont pas le moyen de faire autrement. La terre et les saisons les asservissent, les ramènent au sol, les fixent, les rivent à leur petit tas de boue. Il leur arrive bien d'avoir des nostalgies et même des révoltes. Mais cela ne va jamais très loin, et le plus souvent ne les conduit nulle part. Cette terre molle est lourde à leurs pieds. C'est la seule loi de la pesanteur qu'ils connaissent.

Au bout du compte, la campagne est le dernier lieu où l'on puisse vivre sans être quasi à coup sûr une victime de l'instruction obligatoire et de la comédie sociale. On a le droit de s'y mettre à l'aise, de ne point s'emprisonner dans le carcan des faux cols, des préjugés, des mondanités, d'une science livresque et mal assimilée. La plupart des paysans de Marcel Aymé sont sans doute des médiocres. Mais ces médiocres ont de la tenue. Ils appartiennent à une race qui n'a pas abdiqué devant le décorum du progrès, devant les abstractions des esbrouffeurs. Une race de timides, me semble-t-il ; mais chez qui la timidité n'est pas l'un des effets de la veulerie, plutôt l'expression d'un vieux passé de maquignonnage, de dissimulation, de maigres trésors enfouis sous les paillasses et souvent inventoriés. Une longue histoire de fureurs qui ont répugné à exploser, un apprentissage méthodique du secret et de la ruse ont exaspéré une prudence qui ratiocine, qui compte ses sous, un instinct de défiance qui est aussi un instinct de défi (mais qui ne se trahit pas, qui ne songe pas à se manifester) à l'égard des simagrées d'une société en représentation et sacrifiant l'être au paraître. La tribu suffit aux paysans de Marcel Aymé, les dieux ancestraux qui la protègent, les habitudes et les réflexes qui la ligotent. Ils sont étrangers à ce qui ne sort point d'elle et à ce qui n'y va pas. Un jour, leur indifférence aux sottise des citadins et même leur indifférence à l'ennui de leur propre univers seront récompensées. La Vouivre leur fixera rendez-vous, la magie les introduira dans la caverne où les contes se laissent enlacer.

On pressent ainsi pourquoi Marcel Aymé a une inclination presque tendre pour la campagne : parce que les paysans mettent en exil les balivernes, les raideurs, les effarouchements, les minauderies de la société. Chez les gens de la terre, les passions se meuvent avec plus de liberté ; elles ne s'embarrassent pas de contraintes et, pour conserver leur primesaut, elles gardent le silence sur leurs appétits et sur leurs consé-

quences. On vit pour soi, replié sur un clan très fermé, et sans en appeler constamment aux gendarmes. On est maître chez soi, et l'on tient à le rester. On administre ses biens et sa vie sans le secours des autorités régulières, sans s'entourer d'une cohorte d'importuns et de chiens galeux. Dans notre régime démocratique, les seuls secrets d'Etat qui ne sont point trahis, sont les secrets des campagnes. *Les contraintes de la société,* — note Marcel Aymé dans *Silhouette du Scandale,* — *ne pèsent pas sur sa vie* (celle du paysan) *comme sur celle de l'habitant des villes, à beaucoup près. Il a de l'espace, mène une existence indépendante et échappe à la surveillance du gendarme, qui ne s'exerce guère qu'en principe. Dans sa maison, sur son domaine, l'homme de la terre est maître de ses actions et bien au-delà des limites permises par la loi. Le maintien d'un privilège aussi précieux exige de sa part une prudente discrétion. Pour lui, le scandale est un recours dangereux aux gendarmes et à toutes les contraintes auxquelles il a la chance de pouvoir se soustraire. Mieux vaut le silence.* Le paysan est donc un homme qui ne consent pas à se laisser embêter. Il voit tout, entend tout, mais ne rapporte rien par souci de sa tranquillité. Le silence est la sauvegarde de son privilège d'homme libre. On s'aperçoit sans peine, et immédiatement, que cette définition s'applique à Marcel Aymé.

L'indifférence des paysans est une manière de fuir élégamment, de se dérober aux servitudes. Ils osent regarder les hommes et les choses en face. Les contre-vérités de l'hypocrisie fuient devant eux. Les évidences de la vie et de la nature (celles que recouvre la crasse des conventions) sont les seules règles de leurs jugements. Marcel Aymé l'explique bien. *Comme tous les gens d'une vie humble et pénible, les paysans sont sans illusion sur les hommes. Dans les vastes région de l'humanité où la lutte pour le morceau de pain condamne les êtres à souffrir, ou à être témoins ou même à se rendre coupables des actes les plus vils, on ne se scandalise plus guère d'autre chose. Le mouvement de révolte qui soulève la conscience devant l'iniquité est une initiative de luxe, le privilège des gens qui ont une vue déjà un peu cavalière de la vie et n'en éprouvent pas trop directement le contact. A bien regarder, le scandale est d'abord la manifestation d'une sensibilité bourgeoise. Les foules n'entrent dans le jeu qu'une fois le grelot attaché.* N'entretenant pas l'oisiveté comme les seigneurs entretiennent leurs maîtresses, ils n'ont pas suffisamment de loisir pour étaler leurs scrupules de conscience avant de les soumettre à un casuiste. Ne se plaçant pas dans la position ridicule de devoir faire la roue, il ne leur est pas nécessaire, de condamner chez autrui ce qu'ils se permettent de commettre eux-mêmes à l'occasion. Ils constituent le fond vivant de la nature humaine, parce qu'ils se bornent à vivre justement, à accomplir ce qu'ils doivent ou ce qu'ils peuvent sans s'astreindre à une inquisition

perpétuelle, sans pétitionner pour leur propre compte, sans concurrencer leurs voisins avec une perfidie rageuse.

Non que Marcel Aymé les assimile aux bons sauvages ou aux servantes de Molière. Un romancier ne met pas les hommes en fiches, ne les considère pas comme des articles de catalogues. Il n'y a pas, dans l'œuvre de Marcel Aymé, un type de paysan, mais une infinité de silhouettes de ruraux, — avec leurs tics, leurs folies, tout ce qui dessine et marque ainsi plutôt qu'autrement la figure d'un être. Le critique recherche des constantes ; le romancier, des particularités. Commenter un auteur, et surtout un auteur qui n'échafaude pas de thèse, qui ne construit pas ses romans comme des démonstrations, c'est toujours le systématiser. Je veux dire : réduire cette part de mystère, cette marge d'imprécision devant quoi l'analyse est rebelle, ce secret de la vie qui est inséparable de la liberté et de ses imprévus. Du moins ceci me paraît-il certain: Marcel Aymé ne doute pas que la vérité de l'existence est plus apparente à la campagne qu'ailleurs ; que là surtout (et peut-être seulement) le naturel dispose d'une souveraineté absolue et renvoie l'artifice dans une opposition minoritaire et stérile. Le réel est chez soi dans les fermes, dans les basse-cours, à la lisière des bois.

Les paysans de Marcel Aymé ne se recrutent pas parmi les disciples de Romain Rolland. Ce ne sont pas des décadents qui prêchent la non violence, mais de rudes gaillards qui savent régler leurs comptes. Leurs rancunes ne s'éteignent pas. Elles couvent toujours, et ils les alimentent sans se fatiguer. Si la magistrature, c'est plus de deux mille ans d'erreurs judiciaires; l'armée, plus de deux mille ans de batailles perdues, la paysannerie c'est plusieurs dizaines de siècles de brouilles, de malentendus et de ressentiments. Aussi le thème numéro un de Marcel Aymé rat des champs, c'est le thème de la querelle de famille.

Que les familles se déchirent, ce doit être la tradition la plus ancienne et la plus stable de la campagne. Dans *La Jument Verte*, les Maloret se dressent contre les Haudouin ; dans *La Vouivre*, les Muselier affrontent les Mindeur. Des jeunes gens font la navette entre ces rivalités ; mais ils ne parviennent pas à les briser. Le goût de la chamaille est le plus vif : il vient de trop loin ; il a été trop bien éduqué pour qu'on puisse l'effacer d'un trait.

Apparemment, la politique est la grande institutrice, l'inlassable pourvoyeuse de ces chamailles. Dès l'enfance, elle construit des clans. Les élèves de l'étole libre se battent avec les élèves de l'école laïque. On n'a pas le temps de choisir son parti ; on doit le prendre malgré soi. On est, à jamais, et dès l'âge des culottes courtes, un blanc ou un bleu : selon que l'on apprend l'alphabet sous un crucifix de plâtre ou que l'on grif-

fonne des additions sous le buste de Marianne. Les guerres civiles commencent tôt : sous les préaux et sur les routes de l'école. Marcel Aymé se console mal que l'innocence soit ainsi embrigadée.

La lutte des classes se déchaîne dans les cours de récréation avant d'exploser dans les ateliers et dans les bureaux. Nous faisons très tôt notre apprentissage de la haine. Ce souvenir nous empoisonnera longtemps. Dans sa préface au livre de Paul Sérant. *Où va la Droite ?*, Marcel Aymé a fourni la clef des apologues qui courent en sabots, cheveux au vent, dans *La Jument Verte* et dans *La Tête des autres* (la conversation sur l'école entre les deux flics). *La maison de mes grands parents était à une extrémité du village dont elle était même séparée par un petit bois et, pour mon malheur, la partie la plus proche de l'agglomération, celle qu'il fallait traverser pour aller à l'école comme pour en revenir, n'était peuplée que de cléricaux. Aussi loin que remontent mes souvenirs, c'est-à-dire avant l'âge de quatre ans, j'ai eu à souffrir de ce voisinage. Mes compagnons d'école, je veux dire ceux qui faisaient avec moi le chemin du retour et souvent celui de l'aller, me menaient la vie dure. On me repprochait hargneusement d'appartenir au clan abhorré qu'on assimilait à une tribu de sauvages, à une bande de malfaiteurs. On tournait en dérision tout ce que je disais quand on ne m'empêchait pas de parler en couvrant ma voix. On se moquait de mes bérets et de mes bretons que je détestais pourtant, mon rêve étant de porter comme mes condisciples des casquettes et des canotiers. Il y avait aussi la quarantaine et c'était le plus dur. Pendant un jour ou deux, parfois davantage, on ne me parlait pas, on conversait entre cléricaux en ignorant ma présence. Le pire était qu'il y eut des jours heureux, des jours où ceux de l'autre bord oubliaient ma déplorable appartenance. Ces jours-là je sentais mieux encore qu'à l'ordinaire à quel point le parti radical pesait sur ma vie d'enfant et combien le monde aurait été doux, débarrassé des curés et des anti-curés.*

A la ville aussi, ces sortes de guerillas sont tolérées. Mais les routes étant plus larges, les bandes se rencontrent moins souvent. A la campagne, où il n'y a que des sentiers et où tout le monde est voisin, on n'évite par les mauvais coups. Tout se ligue : les amours-propres, les aigreurs macérées, les brouilles de frères ennemis. Plus qu'ailleurs, la politique y est une entreprise de pourrissement, un entraînement à la violence. Mais Marcel Aymé voit bien qu'elle n'est qu'un prétexte, une occasion de défoulement. On se sert d'elle, des alibis qu'elle procure ; mais, en réalité, la source des fureurs est plus lointaine et plus profonde. La plupart du temps, nos opinions politiques naissent d'un fond trouble de nous-mêmes : nous en faisons après coup la théorie pour n'avoir pas mauvaise conscience. Ce fond trouble, à la campagne, c'est celui du clan familial : des héritages mal répartis et dont on se transmet le souvenir

avec les maladies vénériennes, des mauvaises fortunes amoureuses, des scandales que l'on a étouffés, des impuissances que l'on n'a pas pu garder secrètes, des mitoyennetés mal définies, — bref de tout un arrière-faix de complexes, de remords, d'entreprises avortées, de manques, de blessures mal soignées et qui se sont infectées.

La politique fait remonter à la surface, à fleur de terre, cet égoût souterrain qui est la voierie honteuse que les familles villageoises prennent à leur charge et entretiennent. Sans elle, cette mare empuantie resterait une mare stagnante. Les rivalités autour de la mairie et du presbytère permettent d'exprimer ces querelles obscures, de leur donner une voix. C'est pourquoi les haines politiques sont si vivaces et si âpres : parce qu'elles en portent d'autres qui s'avouent moins aisément devant le public et que l'on est condamné à rabâcher. Par les colères que l'on éructe, on se libère d'autres colères, — celles que l'on ne cesse pas de ruminer. La politique, à la campagne, est la vengeance que l'on inflige à ses fureurs humiliées.

Malgré tout, c'est une activité qui ne manque pas d'entrain et même d'une certaine allégresse dans la bouffonnerie. On a trop enflé la baudruche ; elle éclate sous les quolibets rigolards. Il y a une telle disproportion entre la fougue des querelles et l'objet de ce qui est en question (un clérical ou un anti-clérical occupera-t-il la mairie ?, le curé organisera-t-il sa procession pour exorciser le village des maléfices de la Vouivre ?) qu'il est impossible de ne pas sourire de ce vide enflé et coléreux, de ce néant sonore et d'une hargne mesquine. Je me rappelle une caricature de James (l'un de nos meilleurs satiristes européens). Dans une arrière-salle de bistro, un paysan à casquette et à moustache de grognard se livrait à l'éloquence devant trois trognes de minus éberlués. Légende : il faut qu'Eisenhower et de Gaulle sachent que c'est nous, ici, à Hout-si-plout, qui défendons la civilisation chrétienne. Toute la bêtise de la politique paysanne est fixée dans ce dessin. Marcel Aymé a cette astuce de laisser seulement pressentir les querelles réelles, leur sauvagerie muette, de les rapporter à demi-mot, de les convoquer en catimini ; et en même temps de mettre en évidence les querelles prétextes, de les faire bondir en des sursauts intempérants. Les trois-quarts de son public n'entendent que les cris, ils ne voient que l'énormité de la cocasserie et ils négligent le reste, qui est l'important.

Dans *La Jument Verte*, on a déjà l'air d'évoquer, sous l'Empire, ce que sera le désaccord Pétain-de Gaulle. C'est dire que les paysans manquent d'imagination politique. Ils conservent les ferments des guerres civiles aussi soigneusement que leurs quinquets, leurs poutres et leurs pots à tabac. L'ennemi héréditaire a le nom de la famille d'en face ou le prénom de la branche collatérale de leur propre famille. Les ruraux ont leur façon

à eux de marcher dans le sens de l'Histoire : ils se font les voyeurs de leurs traditions, de leurs haines, de leurs turpitudes, et ils se repaissent avec conscience de ce spectacle qu'ils digèrent lentement. Ils organisent l'histoire comme leur vie sexuelle. Cette condition de voyeur ne leur va donc pas mal.

Pour Marcel Aymé, le romancier est un paysan : il regarde par le trou de la serrure. Comme cette attitude est inconfortable, et comme les ruraux qu'il observait dans leurs ébats intimes, ne pensaient pas à mal, Marcel Aymé a fini par pénétrer dans leurs alcôves, par se documenter copieusement et de visu sur leurs activités et par devenir ainsi l'historiographe de la campagne, c'est-à-dire, pour une bonne part, de la frénésie sexuelle. *La Jument Verte* porte témoignage de son souci.

Dans ce livre, la Libido gouverne les hommes. C'est une maîtresse tyrannique, une fatalité qui enchaîne. Tout dépend d'elle, les opinions comme les querelles. L'amitié ou la haine ne sont que des prétextes : des ballons qu'on lance aux paysans pour qu'ils puissent tromper autrui. Elle seule est la réalité vivante, la vraie force à laquelle on obéit. Les passions des hommes ne sont que les reflets de leurs dispositions sensuelles. *L'intonation qu'il mettait dans le mot réactionnaire signifiait surtout son mépris pour des amours qu'il soupçonnait d'être ridicules.* Les critiques freudiens se jetteront un jour sur l'œuvre de Marcel Aymé, la dépouilleront et la traduiront en charabia. Ce sera la punition de cet auteur téméraire. On n'a pas idée, après tout, d'oublier avec une pareille constance que le sixième commandement existe. S'il vivait encore, Robert Kemp, vieil agnostique qui eut la coquetterie de ne pas mourir dans l'impénitence finale, le lui aurait fait savoir par quelques phrases exclamatives et même quelques interjections.

La Jument Verte, c'est l'épopée gauloise de la campagne. Les héros et les héroïnes de ce roman ne font pas des embarras. Les garçons culbutent les filles sans se demander s'ils en ont le droit ou s'ils risquent la bastonnade d'un mari jaloux. La chair, pour eux, n'est pas triste, et ils ont cette chance de n'avoir lu aucun livre. Les filles se laissent culbuter dans les fossés sans en faire tout un plat, — je veux dire un livre d'une impudeur larmoyante qu'elles vont porter chez un éditeur friand des bergères ou des gardiennes de vaches parfaitement initiées aux fantaisies du Kamasoutra paysan. Tout se passe avec une inconscience animale, avec une obscénité sereine.

Dans cette chanson gaillarde qui montre des générations de paysans à l'œuvre de l'amour avec une précision tranquille et vertigineuse, il y a des farfelus aux mœurs irréprochables (le facteur qui est à l'avance un personnage de Tati), des coureurs de jupons et de taillis, des femmes miraculeusement préservées du féminisme et qui acceptent sans révolte la dictature du mari. Mais à côté de cette humanité baroque, élémen-

taire ou pitoyable, et régnant sur elle avec une majesté de monarque oriental, il y a les divinités maléfiques de la campagne, des fléaux qui s'abattent comme une pluie de grêle et qui dévastent tout. Ce sont des femmes épaisses, insatiables, des hystériques gloutonnes qui font une grande consommation d'hommes,— Guite Maloret, la Dévorante. Ces filles-là n'ont pas attendu les snobinettes de la nouvelle vague pour s'émanciper et pour violer les garçons qui leur plaisaient. Depuis longtemps, la nature nourrit ces animaux carnassiers. En les suivant sur les chemins de leurs proies, en faisant monter leur fièvre au point de les acculer au délire, Marcel Aymé a composé des ogresses de fable paysanne, représentatives de la plus extrême liberté des mœurs. Ces furies sans perversité, candides à leur façon, délimitent l'une des frontières de l'univers de la sexualité paysanne.

Une autre frontière restait à marquer. Car, à la campagne, l'innocence prend aussi bien la forme de l'extrême retenue que de l'extrême audace. Finalement, ces extrêmes se touchent. Ils s'entendent bien : c'est un ménage parfaitement assorti. Voilà pourquoi dans *La Vouivre* (le roman de la campagne le plus accompli de Marcel Aymé), la Vouivre relaye la Dévorante. Je ne dis pas qu'elles sont chargées, l'une et l'autre, de symboles comme un âne assez célèbre était chargé de reliques. Le rat des champs Marcel Aymé n'a jamais grignoté les manifestes des chefs d'école littéraire. La Vouivre existe comme la Dévorante, voilà tout, et elles ne présentent pas de messages chiffrés aux critiques. Mais il se fait qu'elles n'interprètent pas le même rôle ; qu'elles sont chacune l'une des voix d'un duo. L'une est réservée, pudique (la pudeur ne consistant pas, comme le pensent les Tartuffe, à ne point accomplir certaines choses, mais à les accomplir d'une certaine façon) ; l'autre est une provocatrice, une femme qui s'expose. Cela nous convient très bien que la Vouivre soit la princesse des écoliers de campagne, la fée des champs et des feuillages, et que Dévorante soit un grand fauve des marais.

La Jument Verte est tout rempli de l'éclat des fanfares. Des fanfares qui pouffent de rire. *La Vouivre* est un roman dans lequel on pénètre à pas feutrés. On flâne dans un univers ouaté. La campagne se recueille pour ne pas troubler sa propre incantation. Tout, ici, est merveille, imprégné par la magie. Le fantastique de la campagne rassemble ses seigneurs et ses déesses. Il se récite à soi-même sa propre histoire. Nous avions besoin de ces deux aspects alternés : l'aspect tonitruant de *La Jument Verte*, l'aspect apaisé de *La Vouivre*.

Marcel Aymé pose sur la campagne un regard rêveur. Rêveur et complice. Mais la complicité, ici, est presque attendrie. La cocasserie ne fait quasiment plus concurrence à la tendresse. Débarrassé de son sac à malices, Marcel Aymé est plus libre, plus à l'aise pour passer aux aveux, pour nous avertir que

l'accord de La Vouivre et d'Arsène est l'accord privilégié de sa mythologie paysanne. La légende est l'éclair divin qui foudroye et qui sauve les innocents. Seuls les simples sont dignes des contes.

Arsène, lui, ne pensait pas à La Vouivre. Il avait d'ailleurs cessé de voir en elle une fille du démon. Sa santé joyeuse, ses propos sans détours et une franche saveur d'eau vive et de matin en faisaient une créature si transparente et si dépourvue de mystère qu'elle contredisait justement l'idée qu'il s'était formée des artifices et des subtilités ténébreuses de Satan. Peu curieux des raisons des choses, il se contentait de tenir la Vouivre pour un specimen singulier de l'espèce humaine. Parmi tant de phénomènes élémentaires et de bon usage qu'il admettait, comme tout le monde, sans explication, il ne lui coûtait pas d'accueillir celle-là. Ce que l'on entend, ce n'est plus, comme dans *La Jument Verte,* la voix criarde de la campagne, mais la respiration de la terre, cette paix des labours après l'orage. Les champs gardent un privilège : ils sont le lieu où l'enfance du monde s'est enfouie, ils sont ce que le souvenir et la peine des hommes ont conservé du monde d'avant la faute, ils sont les derniers vestiges de la terre des joncs et des étangs.

Ainsi nous devinons que ce romancier qui a fait le compte de toutes les mesquineries, de toutes les positions amoureuses, cet auteur gaulois que rien n'effraye, ce sceptique revenu des enthousiasmes, portait en lui un secret et que c'était un secret de poète bucolique. Il fallait nouer amitié avec l'innocence de la campagne ; retrouver le merveilleux dans la nature des choses, c'est-à-dire le naturel des enfants devant la naissance des contes. Dans les cantons de sa civilisation rustique, ce sont ces conseils, jetés au hasard et discrètement comme des petits cailloux blancs, qui nous aident à retrouver notre chemin. La campagne est le paradis perdu de Marcel Aymé.

On doit préciser immédiatement que cette vérité vient vers nous sur la pointe des pieds et qu'elle a la grâce de ne pas s'attarder. Marcel Aymé nous l'apporte avec une négligence malicieuse. C'est un auteur qui n'insiste pas. Ses opinions et ses nostalgies, il les laisse transparaître en filigrane. Il n'est pas assez futile pour en tirer la morale. Il croit que ses lecteurs le feront bien eux-mêmes. C'est, me semble-t-il, la seule illusion qu'il s'autorise encore. Mais cette illusion-là, un écrivain doit toujours la nourrir.

On ne s'étonnera donc pas que le texte de Marcel Aymé qui raconte le mieux la campagne,— plus exactement il ne la raconte pas, il *l'invoque,* — soit un conte. Il s'appelle *Les chiens de notre vie.* On passe en revue un demi-siècle de vie familiale en se rappelant la silhouette des chiens qui occupèrent la niche de la ferme. Toute l'histoire d'une communauté rurale est révélée : le temps qui glisse, la durée qui se dérobe, les joies

les peines, les catastrophes domestiques et, en contrepoint, la rumeur grondante de l'extérieur qui s'apaise aux abords de ce monde clos. On n'entend pas la voix de la récitante, mais son écho, la trace bruyante qui bourdonne encore dans son souvenir. Il y a d'admirables morceaux bercés par un tremblement contenu, par une émotion non pas dominée mais qui se domine, par un rythme sourd qui connaît la pente des chagrins endormis. Tout cela restitué dans une langue, qui est la langue même de la campagne, avec ses gaucheries, ses raccourcis, sa syntaxe pleine de surprises,— la langue que les grands-pères jadis employaient à la veillée, à l'heure du sommeil et des contes. *Quand vous l'appeliez, il levait la tête voir des fois s'il n'était pas question de manger et tout de suite il se détournait. C'était bien le cas de dire comme on dit . « Pareil au chien à Jean-de-Nivelle — Qui s'ensauve quand on l'appelle » Hector avait dans l'idée de s'en défaire, ce chien-là lui portait sur les nerfs et il y avait de quoi. On le gardait quand même, les années passaient. Trop vite, elles passaient les années. Et c'est en 32 que le malheur est tombé sur nous. Un soir c'était dans l'automne, Hector est rentré, il s'est mis au lit. Depuis un temps, je voyais bien qu'il n'était pas dans son entrain, mais il ne s'avouait pas malade, il avait en tête de finir les semailles. Il s'est mis au lit sans souper et en huit jours, il nous est mort. Comme disait mon oncle Amédée, être heureux, ce n'est pas bon signe, c'est que le malheur a manqué le coche, il arrivera par le suivant. Vous croiriez que la mort de son maître, Oscar en a eu du chagrin ? Ça ne lui a fait pas plus que rien. De voir qu'il n'avait pas plus de cœur, je lui en voulais.* Impossible d'être plus simple et d'aller plus profond. Avec une exactitude familière et désinvolte, Marcel Aymé a écrit le livre d'heures et de saisons de la campagne. Pour le récompenser, les paysans ont décidé de ressembler aux paysans de ses livres.

Pol VANDROMME.

DU PLAISANT AU SÉVÈRE

DICTIONNAIRE
DES ECRIVAINS D'AUJOURD'HUI (Grasset)
SUR PROUST, par *Jean-François Revel* (Julliard)
LE ROMANTISME FASCISTE
par *Paul Sérant* (Fasquelle)
LES PASSAGERS POUR ALGER
par *Cecil St-Laurent* (Presses de la Cité)
LA CRAVACHE, par *C.-V. Gheorgiu* (Plon)
JEUNESSES SAUVAGES
par *Serge Groussard* (Gallimard)

CE gros ouvrage, qui s'intitule ambitieusement *Ecrivains d'aujourd'hui* (1940-1960) — *Dictionnaire anthologique et critique,* a un grave défaut : il ne tient absolument pas les promesses de son titre... « Dictionnaire », voilà qui vous a dès l'abord une allure résolument encyclopédique. En ouvrant un volume portant cette étiquette, on s'attend forcément à y trouver, sinon *tous* les auteurs de la période envisagée, du moins les plus représentatifs de *toutes* les tendances littéraires de cette période, choisis *objectivement,* en fonction de leur talent et de leur « représentativité » même. Or ce n'est pas du tout le cas. Le choix effectué par M. Bernard Pingaud et ses collaborateurs, tantôt arbitraire et tantôt partisan, n'est rien moins qu'objectif et ne se fonde sur aucun critère solide. On a retenu, avant tout, les « petits copains » et les *fellow-travellers* politiques. Dans cette sélection, le talent et l'influence exercée sont moins entrés en ligne de compte qu'un certain conformisme idéologique, l'appartenance à certaines chapel-

les, voire le snobisme. Il suffit, pour s'en rendre compte, de jeter un coup d'œil sur la liste des écrivains cités — qui fait de cet épais volume une *anthologie* peut-être, un *dictionnaire* certainement pas.

Cette liste compte 59 noms, dont une dizaine à peine d'écrivains apolitiques ou considérés comme « de droite » (ce qui, d'ailleurs, revient au même : chacun sait qu'il suffit en 1960 à un littérateur de ne pas se proclamer « de gauche » pour se voir automatiquement classé « à droite »...) D'où l'arbitraire de cette sélection : pourquoi, par exemple, avoir retenu Roland Barthes mais non Paul Sérant, Françoise Mallet-Joris mais non Dominique Rolin, François-Régis Bastide mais non Jacques Serguine ? A valeur égale, pourquoi Jean Dutour plutôt que Michel de Saint-Pierre ou Gilbert Cesbron, Hervé Bazin plutôt que Willy de Spens, Félicien Marceau plutôt que Jacques Laurent ? Et au nom de quoi a-t-on écarté Stephen Hecquet et Michel Déon, si l'on retenait Bernard Frank et Albert Memmi ? (Poser la question, il est vrai, c'est déjà y répondre...) Pourquoi, d'autre part, alors que l'on déclare « exclus les écrivains ayant commencé à publier avant 1939 et dont la place est clairement fixée », avoir fait exception pour Sartre et Simone de Beauvoir, mais non pour Drieu, Brasillach, Céline ou Rebatet ? On me dira que Brasillach et Drieu sont morts — mais Camus aussi. Je ne sache pas, en revanche, que Céline ait cessé d'avoir du génie et Rebatet, qui sauf erreur est bien vivant, n'a-t-il pas publié le roman français le plus important de cette après-guerre ?

En réalité, cette anthologie, composée par des collaborateurs de *l'Express*, de *France-Observateur* et de feu *Les Lettres Nouvelles*, est destinée à l'intelligentzia « progressiste » et s'en cache bien mal. Les « bons », les « bien-pensants » — fussent-ils obscurs (qui sont André du Bouchet, Jacques Charpier, Pierre Oster ?), ou leur gloire se confondît-elle avec un succès purement commercial (Françoise Sagan) — y ont eu *a priori* droit d'accès. Les « mauvais », les « mal-pensants », les « non-conformistes » — de Sérant à Déon, de Hecquet à Laurent ou à Rebatet — en ont *a priori* été exclus, en fonction d'un manichéisme qui est, nous le savons, le péché mignon de la nouvelle gauche. Tout cela n'est

pas très sérieux. Ce pseudo — « dictionnaire » non plus, par le fait.

Que retenir, dès lors, de ces 535 pages ? Certes pas l'obscure préface de M. Bernard Pingaud ni les considérations de M. François Nourissier sur le commerce du livre et les moyens d'existence des littérateurs — mais peut-être les 25 pages de commentaires de M. Robert Kanters qui servent de conclusion au volume et, curieusement, en soulignent sans indulgence les faiblesses, les lacunes, les naïvetés : « Ce que l'on trouve d'abord ici — écrit M. Kanters — c'est un ministère du jeune roman, mais un ministère radical à l'ancienne manière, avec quelques otages et un peu trop de sous-secrétariats pour les sympathisants...» On ne saurait mieux dire.

Ce manichéisme puéril dont la gauche est friande n'étant pas mon fait, j'ai plaisir à saluer en Jean-François Revel, qui lui appartient, un essayiste au talent vif et mordant. On lui devait déjà deux pamphlets de la meilleure veine : *Pour l'Italie* et *Le style du général*. Son nouvel ouvrage, *Sur Proust*, est de ceux dont il n'est pas indispensable de faire siennes toutes les vues pour en goûter *l'allegria* et y trouver son miel.

Nous sommes loin, ici, d'une critique à la Sainte-Beuve, d'une « explication de texte », d'une analyse universitaire de l'œuvre proustienne. J.F. Revel définit lui-même sa « méthode » lorsqu'il écrit : « Parler d'un auteur, c'est dire en prenant appui sur lui ce qu'on pense soi-même de ce dont il a parlé ». Notre homme a, d'ailleurs, le goût et le don de ces formules qui font mouche, et l'on recommande particulièrement à leurs amateurs le chapitre qu'il consacre au snobisme. Je lui chercherais plus volontiers chicane à propos de ses vues sur l'amour — qui se confond un peu trop, à ses yeux, avec le seul amour-passion — mais cela nous entraînerait trop loin, mon dessein étant seulement de signaler à l'honnête homme un petit livre d'une lecture fort plaisante et dont le sujet, Proust, n'est somme toute qu'un prétexte à « variations » sur divers thèmes, pour son auteur lui-même comme pour son lecteur.

Les écrivains *intelligents* sont rares (ne pas confondre l'intelligence, le talent et le génie : Balzac était-il « in-

telligent » ? Ce n'est pas, en tout cas, ce qui fait sa grandeur...) Ils se distinguent par ceci que l'écriture est pour eux un mode de réflexion, je veux dire un moyen de formuler — et si possible de résoudre — des problèmes intellectuels — plutôt qu'un mode de création, c'est-à-dire un moyen d'exprimer des « états d'âme », des problèmes de sensibilité. Cela est moins apprécié qu'on pourrait le penser, nombreux étant les gens pour qui la littérature est précisément le langage de la sensibilité plutôt que celui de l'intelligence, et qui tiennent, par exemple, Giraudoux pour un écrivain plus « important » que Valéry. Saluons donc en Jean-François Revel un de ces auteurs dont le commerce est le plus stimulant qui soit pour l'esprit et dont la lucidité, la vivacité, agissant par osmose ou par catalyse, incitent leur lecteur à la réflexion personnelle. Il faut bien constater que l'espèce est en voie de disparition...

⁂

Il fut un temps où Jacques Laurent était de ceux-là : je relisais encore ces jours-ci, avec bonheur, ses chroniques de *la Table Ronde* première manière (celle des années 1948-1950) et de feu *La Parisienne*. Il semble hélas que le brillant pourfendeur de baudruches sartriennes d'il y a quelques dix ans se soit définitivement effacé devant son *alter ego* Cécil Saint-Laurent, père de *Caroline chérie* et de *Clotilde*. Disons, à sa défense, qu'il faut en 1960, une bonne dose de candeur ou de détachement des biens de ce monde pour s'adonner encore à la littérature non « commerciale » : non seulement elle ne nourrit pas son homme, mais il ne faut pas être grand clerc pour la savoir vouée, dans l'immédiat, à une indifférence quasi générale et, dans un avenir vraisemblablement assez proche, à un total oubli...

Réduit donc au silence, Jacques Laurent n'en montre pas moins, parfois, le bout du nez dans les romans de Cecil Saint-Laurent. Les meilleurs morceaux des *Passagers pour Alger* portent incontestablement sa marque. Pour le reste, ce long, trop long récit, foisonnant, parfois brillant, souvent bavard, évoque avec brio le drame algérien qui lui sert de prétexte et de décor. Cela se lit sans ennui, comme un roman-feuilleton bien troussé,

une espèce de « western » algérien selon la très juste formule de je ne sais plus quel critique, avec des côtés « documentaire » politique et des côtés « tableau de mœurs ».

Ces mœurs, ce sont avant tout celles des demoiselles émancipées dont notre temps aura vu l'accession à « l'indépendance » en même temps et dans les mêmes conditions hâtives et désordonnées que celle des peuples dits coloniaux. Il faut bien dire que, dans les deux cas, cette émancipation justifie pas mal de réserves. Dans celui qui nous occupe ici, je me demande en particulier quel « progrès » — et pour qui — représente la conquête, par lesdites demoiselles, d'une liberté sexuelle qui aboutit très vite à une assez piètre chiennerie. Cela nous aura valu, au mieux, l'apparition dans la littérature d'une cohorte serrée d'héroïnes (et d'écrivaines autobiographiques) rigoureusement interchangeables, dont la commune particularité est de « coucher » avec n'importe qui, n'importe où et n'importe quand. De ce point de vue, la Bernadette des *Passagers pour Alger*, ne se distingue en rien des personnages — ni des auteurs — féminins de neuf sur dix des romans que nous lisons depuis un ou deux lustres. On finira (peut-être) un jour par comprendre que ce pseudo-non-conformisme débouche tristement sur le plus morne conformisme, d'autant qu'au terme de leurs « expériences » nos garçonnes de Prisunic finissent quand même, nous assure-t-on, nous assurent-elles, par faire de bonnes petites bourgeoises, épouses dévouées et mères de famille attentives — un peu comme ces aventuriers retirés des affaires qui finissent leur carrière dans la peau de fonctionnaires zélés ou de ministres de la culture. Les héroïnes de Cecil Saint-Laurent n'échappent pas à la règle, et leurs débordements antérieurs nous apparaissent, dès lors, un peu bien dérisoires. Il est vrai que, cette dérision, cette médiocrité étant la marque même de l'époque, sur le plan des mœurs, on ne saurait en faire grief à un auteur qui s'est donné pour objectif de faire « vivant », de faire « vrai » et « actuel »...

Il me semble que, si j'avais vingt ou trente ans, je lirais avec passion l'essai de Paul Sérant sur *le Ro-*

mantisme fasciste, qui porte en sous-titre : *L'œuvre politique de quelques écrivains français.* En effet, l'œuvre desdits écrivains est en 1960, à la fois, la plus « éclairante » et la plus difficilement accessible qui soit, par suite des « tabous » qui pèsent toujours sur elle, de la conspiration du silence qui se poursuit autour d'elle depuis quinze ans, avec la complicité des critiques officiels et des éditeurs. Que savent aujourd'hui les moins-de-trente-ans d'un Drieu, d'un Brasillach, du Rebatet des *Décombres,* de l'aventureuse équipe de *Je Suis Partout ?* Tout peut-être — sauf l'essentiel... Et c'est cet essentiel que Paul Sérant s'est employé, avec méthode, avec méticulosité, avec surtout une honnêteté intellectuelle qui n'est plus guère de mode, à dégager des principaux ouvrages, généralement disparus de la circulation, de ces écrivains. Pour ceux d'entre nous qui ont vécu l'aventure fasciste (car sur le plan intellectuel *aussi,* ce fut une aventure, et assez passionnante, ma foi), qui y ont participé de près ou de loin, le livre de Sérant n'est certes pas une occasion de « découvertes ». Du moins leur rappelle-t-il ce que fut un jour leur combat — et que ce combat n'était pas *seulement* politique.

Ce n'est pas ici le lieu de chicaner Sérant sur certains points de détail : on pourrait s'étonner de le voir ranger Céline parmi les écrivains « politiques », ou accorder, sur ce plan là, une importance égale à l'œuvre de Drieu et à celle d'un Alphonse de Châteaubriant (le moins qu'on puisse dire du second est qu'il avait la tête un peu ennuagée...). Cela est secondaire. Ce qui compte, c'est que ce livre est l'une des premières études d'ensemble, sinon la seule, que l'on ait publiées depuis quinze ans sur ce que son auteur appelle lui-même « l'une des grandes aventures politiques et spirituelles de ce siècle » — et qu'il s'agisse d'une œuvre de bonne foi, chose rare en ce domaine.

⁂

Depuis qu'un folliculaire en mal de scandale a « révélé » — il y a cinq ou six ans — que C.V. Gheorghiu, correspondant de guerre de l'armée roumaine, avait dénoncé en leur temps les atrocités commises en Roumanie par l'envahisseur *soviétique,* l'auteur de *La*

Vingt-cinquième heure est traité en pestiféré par la critique bien-pensante. Cela — et cela seul — explique le silence de celle-ci sur des livres tels que *L'Homme qui voyagea seul, Les Sacrifiés du Danube* ou *Les Mendiants de miracles*, qui valent pourtant ceux de MM. André Schwarz-Bart ou Léon Uris, « best-sellers » patentés. (Il n'est pas douteux, notamment, que *Les Mendiants de miracles* soit un livre d'une extraordinaire actualité, bien qu'il date déjà de plus de deux ans, et qu'il éclaire d'un jour cruel les « événements » du Congo ex-belge, par exemple).

La Cravache n'est pas le meilleur livre de Gheorghiu. Il « date » un peu, et sa traduction est souvent maladroite, rendue pesante par l'emploi exclusif du présent de l'indicatif. Mais il comporte une déchirante post-face de l'auteur, en forme d' « autocritique ». Il faut lire ces pages, intitulées *Le Sceau de l'infamie* : on y verra à quel désespoir la bêtise et la bassesse d'une presse et d'une opinion préfabriquées peuvent réduire un homme qui n'a pas les nerfs assez solides pour leur opposer la seule attitude qui convienne en pareil cas, c'est-à-dire le détachement, l'indifférence et le mépris (1).

⁂

Jeunesses sauvages, de Serge Groussard, est lui aussi un livre très actuel, puisqu'il s'agit d'un reportage sur les « blousons noirs », les « teddy boys », les « teppisti », les « raggare » (tous ces noms désignant une même espèce de voyous) de Londres, de Milan, de Stockholm, de Hambourg, de New-York et autres lieux. Leurs traits communs : « cruauté, bassesse, lâcheté, grotesque, odieux » (je cite l'auteur). On s'en doutait un peu : il suffit de les voir à l'œuvre — si j'ose écrire — en France. Mais les anecdotes que rapporte Serge Groussard sont significatives et elles illustrent bien ce que l'on sait, ce que l'on devine de ces « rebelles sans cause ». Je suivrai moins volontiers l'auteur dans ses conclusions : il est trop facile d'imputer le dévoyement

(1) « La Cravache » a, paraît-il, été retiré de la vente et son auteur serait poursuivi en justice à la demande d'un personnage qui se trouve porter le même nom que l'un des protagonistes du livre, sans qu'il n'ait rien de commun avec lui. Le fait s'est déjà produit à plus d'une reprise. Il n'en est pas moins ridicule, pour ne pas dire plus.

des fils à l'indifférence ou à l'insouciance des pères. Je ne crois pas beaucoup non plus au mythe des générations « sacrifiées ». Serge Groussard ne constate-t-il pas lui-même que si le comportement des « blousons noirs » allemands est dû au désordre anarchique de l'Allemagne d'après-guerre, celui des « raggare » suédois est imputable, au contraire, à un *excès* d'ordre, contre lequel il serait une révolte ? Mais on ne peut évidemment attendre d'un auteur, qui croit apparemment aux vertus essentielles de la démocratie et de la liberté, qu'il consente à voir — et à voir *là*, justement — les véritables causes du mal et à nommer son seul remède, un remède qu'il est d'ailleurs trop tard, sans doute, pour appliquer...

Je lisais récemment les très curieuses *Nuits de Paris* de Restif de la Bretonne, et en particulier les pages que Restif consacre à ceux qu'il appelle les « polissons ». Ces ancêtres de nos « blousons noirs » ont fait leur apparition, selon l'auteur, aux alentours de 1789. Comme par hasard...

Claude ELSEN.

LES ESSAIS POLITIQUES

PAUL REYNAUD ET SES MEMOIRES

JE le confesse : la personnalité de Paul Reynaud m'a toujours intéressé et, nourrissant à son endroit des sentiments partagés, j'ai pour lui de l'indulgence.

Avant la guerre, il avait montré, au Parlement et au Gouvernement, des qualités peu communes de perspicacité et de hardiesse. Il n'était conformiste ni dans sa façon de poser les problèmes, ni dans sa façon de les résoudre. « Droite ? Gauche ? demandait-il, en 1936, dans un livre dédié à la jeunesse. Non ! Du neuf ! ». A toutes les grandes questions de politique intérieure ou étrangère, il apportait des réponses à peu près exclusivement personnelles — ce qui le séparait de ses amis de droite, sans pour autant le rapprocher de ses adversaires de gauche. Son indépendance lui valut des déboires et le situait en marge d'un système que, d'ailleurs, il condamnait. Bavardant avec moi en juillet 1938, André Tardieu, après avoir regretté qu'un désaccord profond le séparât de Paul Reynaud, concluait : « Il est le député le plus intelligent de la Chambre. » C'était, pour moi, la meilleure des références.

Il quitta, en 1940, la rue de Rivoli, où il avait été, pour la seconde fois, un ministre des Finances heureux, pour l'Hôtel Matignon où il devint un président du Conseil malheureux. Après avoir constitué un cabinet lourd et disparate, qui lui ressemblait très peu, il fut submergé par les événements qu'il avait prévus et auxquels d'autres n'avaient pas cru. Victime d'une défaite, dont il ne peut être tenu pour responsable, il eut le double tort de prononcer avec trop de superbe des mots qu'il traîne derrière lui comme Emile Ollivier traîna son « cœur léger » et d'accabler des chefs militaires, qui avaient autant que lui le souci des intérêts du pays et qui n'avaient pas hésité à répondre à son appel pour l'aider à supporter le poids de ses angoisses.

Là se situe, pour moi, le Paul Reynaud de mauvaise mémoire. Je le revois au procès Pétain, témoin passionné, accusateur hargneux, incapable de s'arracher à ces débats faussés et scandaleux, que le silence du Maréchal lui permit de dominer pendant plusieurs jours. Il avait, certes, à se plaindre : le gouvernement de Vichy, souvent maladroit, avait été injuste pour lui. Mais en regard, je revois Léon Blum, témoin détaché et subtil, comme spiritualisé par son malheur, décochant vers les magistrats parjures une flèche mortelle et quittant aussitôt le prétoire en passant, justement devant Paul Reynaud, qui restait là, toujours... Que Paul Reynaud me croie : je souffrais pour lui.

Par la suite, j'ai retrouvé le Paul Reynaud d'autrefois : même vivacité, même clarté, même originalité d'esprit, même aptitude à saisir les problèmes essentiels et à les simplifier. Il rappelle, dans ses *Mémoires*, la lutte qu'il a menée contre la constitution de 1946, dont il n'a cessé de préconiser la réforme. « Vous êtes comme les seigneurs de la cour de Louis XVI, disait-il en mars 1958 à ses collègues de l'Assemblée nationale. Vous croyez que le régime durera autant que vous. L'histoire sera aussi dure pour vous que pour eux. » M. Félix Gaillard lui reprocha de se servir arbitrairement de l'histoire. « Deux mois plus tard, aime à dire Paul Reynaud, il quittait comme les autres, le Palais-Bourbon, l'oreille basse... »

Mais ici, Paul Reynaud anticipe. Le premier tome de ses *Mémoires*, qu'il vient de publier, s'arrête à la veille des élections « Front Populaire » de 1936. Curieuse coupure, en apparence. C'est que, aux yeux de l'ancien président du Conseil, la France glisse désormais vers la guerre, l'armistice, l'occupation. Ces faits se retrouveront enchaînés, dans son second livre, comme ils le furent dans le temps.

Avant d'aborder la politique, Paul Reynaud fut un enfant, un jeune homme et un homme mûr puisque c'est en 1919, à 41 ans, qu'il fut élu député pour la première fois. Les cent premières pages de son livre, consacrées à ses Alpes natales, à sa famille, à sa jeunesse, à son arrivée à Paris, au Paris de 1900, aux vacances joyeuses qu'il passait à Barcelonnette avec ses trente-deux cousins germains, à son tour du monde en 1906 et à ses débuts au Barreau sont d'un très grand charme. On les lit tantôt comme un roman, tantôt comme un récit d'aventures. Fort agréablement dans l'un et l'autre cas.

---

(1) *Mémoires*, t. 1, *Venu de ma montagne*, Flammarion, éd.

Mobilisé en 1914 après ses premières joutes politiques, Paul Reynaud terminera la guerre en Sibérie. Sa randonnée de Vladivostok à Omsk, sa prise de contact avec la révolution russe dépassent l'aventure. Redoutant l'extension du bolchevisme à toute la Sibérie, il écrit, en février 1919, à Clemenceau : « Si aucun effort n'est fait ni par nous ni par les autres, les Bolcheviks seront à même de faire sur une grande échelle la propagande qu'ils tentent actuellement de faire en Chine et qui peut, par le monde musulman, nous atteindre en Afrique. » On ne peut pas ne pas s'incliner devant cette sorte de prophétie.

Sur la route qui la conduira de la victoire de 1918 à la bataille électorale de 1936, la France, selon Paul Reynaud, parvenue successivement à cinq grands carrefours, se trompera cinq fois de chemin. En ces cinq occasions, il s'opposa au pouvoir et il est bien sûr d'avoir eu raison contre les gens en place.

Ce fut, d'abord, sous la législature bleu horizon, le problème des réparations : comment faire payer par l'Allemagne les dommages de guerre qui, selon le traité de Versailles, lui incombaient ? D'accord, au fond, avec Briand, mais combattu par les industriels et les sinistrés, Paul Reynaud souhaitait des réparations en nature. Cette solution écartée après le « coup de Cannes » en janvier 1922, il proposa une politique de réparations fondée sur les ententes industrielles entre la France et l'Allemagne. Il se heurta à Poincaré qui, soucieux à la fois de ne pas épargner l'Allemagne et de ne pas mécontenter l'Angleterre, décida d'occuper la Ruhr et, l'opération réussie, de ne pas en recueillir le bénéfice. Ici se place la désastreuse journée du 26 septembre 1923, tout au long de laquelle l'insistance passionnée du Président de la République Millerand et du maréchal Foch se brisa contre l'entêtement obtus de Poincaré. Si Millerand l'avait emporté, l'alliance des deux économies de France et d'Allemagne aurait pu, enfin, dès cette époque, réconcilier les deux pays et l'Europe avec elle-même. C'est ce que souhaitait Paul Reynaud et il avait raison.

Avait-il raison quand, en 1929 et en 1932, il incitait la France à faire honneur à sa signature envers ses alliés et à accepter de rembourser aux Etats-Unis ses dettes de guerre ? L'aspect moral du problème se doublait de considérations politiques : les réparations allemandes, l'attitude trop souvent incompréhensive, pour ne pas dire inamicale, de Washington et de Londres... Il est difficile de répondre.

Il est, par contre, aisé de reconnaitre que Paul Reynaud était bien inspiré en recommandant, à partir de 1934, la dévaluation du franc et, à partir de 1935, la formation d'un corps cuirassé.

De 1933 à 1936, les gouvernements français se heurtèrent tous à cette question : comment remédier au désordre des finances publiques ? Et tous, tels les victimes du Sphinx, moururent de leur ignorance. Paul Reynaud leur soufflait la réponse : le déséquilibre des finances n'est pas un fait isolé, mais une conséquence de la crise économique ; alignez le franc sur la livre et le dollar dévalués ; du même coup, vous mettrez fin à la crise et les finances seront assainies. Ce simple remède, aucun président du Conseil, aucun ministre des Finances ne voudront l'appliquer. Tous les gouvernements, depuis celui de M. Paul-Boncour en 1933 jusqu'à celui de M. Albert Sarraut en 1936, s'acharneront à l'écarter et à maintenir l'économie française dans l'état d'infériorité où la plaçait le dogme de l'intangibilité du franc.

Cette obstination du pouvoir, nous la retrouvons dans le domaine militaire. Dès 1924, Paul Reynaud avait écrit, dans un article de la *Revue hebdomadaire :* « L'armée allemande tendra la main à l'armée rouge par-dessus le cadavre de la Pologne. » C'était assez bien vu... Pour éviter ce danger, que nous faisaient courir la perte de nos trois grands alliés de la guerre précédente et la supériorité démographique du Reich, il nous fallait veiller au respect de la clause du traité de Versailles, qui décidait le désarmement total de l'Allemagne. Pour que cette clause fût respectée, il nous fallait créer une armée offensive, capable d'une action immédiate contre une armée allemande en formation. C'est ce que Paul Reynaud appelait l'armée du traité, l'armée de notre politique, l'armée des pactes d'assistance que nous avions signés avec nos petits alliés. A partir de 1935, le danger se précisant par notre faute et la quantité nous faisant défaut, il réclamera l'institution d'un corps cuirassé, « corps spécialisé propre à des répliques aussi foudroyantes que l'attaque, car si l'assailli n'a pas des ripostes aussi rapides que l'assaillant, tout est perdu... » Or, à ce raisonnement de bon sens, l'état-major opposait son dogme d'une armée défensive, qu'il imposera à tous les gouvernements, jusqu'à, inclusivement, celui de M. Daladier qui présidera aux débuts de la guerre de 1939. « Alors, M. Paul Reynaud s'occupe des questions militaires maintenant ? demandait à M. Georges Mandel le général Maurin, ministre de la Guerre en 1935. Que dirait-il si je m'occupais de questions financières ? »

Reste le problème des alliances. Si la France, prétend Paul Reynaud, avait soutenu sans faiblesse la Grande-Bretagne et la S.D.N. contre l'agression italienne en Ethiopie, Mussolini aurait été abattu, notre politique traditionnelle de sécurité collective aurait triomphé et nous aurions pu, si nous l'avions exigé, obtenir de l'Angleterre, en mars 1936, qu'elle intervînt avec nous pour empêcher la remilitarisation de la Rhénanie, sauver Locarno et abattre ainsi Hitler, à son tour.

Ce raisonnement-là pourrait bien être faux.

D'abord, les deux événements n'étaient pas liés. Il est prouvé aujourd'hui que, si la France, elle seule, avait voulu, en 1936, interdire la Rhénanie à l'armée allemande, Hitler se fût incliné et que quelques-uns de ses généraux eussent profité de l'occasion pour tenter, au moins, de se débarrasser de lui. Ceci, indépendamment de notre attitude dans l'affaire éthiopienne.

Pour le reste, on pourrait aussi bien soutenir que, si la France et l'Angleterre s'étaient ensemble employées à sauvegarder l'amitié italienne, Hitler, isolé dans une Europe hostile, se serait trouvé réduit ou bien à rester sage à l'intérieur de ses frontières ou bien à forcer une coalition générale. En 1936, Mussolini aurait pu nous aider à sauver Locarno. En 1938, il n'aurait pas permis l'Anschluss.

En réalité, la politique suivie par la France ne fut ni celle qu'eût souhaitée Paul Reynaud, ni la politique contraire. Pierre Laval s'efforça de maintenir, à la fois, l'amitié de l'Italie et celle de l'Angleterre. Puis, après le triomphe du Front Populaire, Léon Blum, donnant libre cours à son antipathie personnelle pour le Duce, brisa net avec lui. La maladresse de l'Angleterre, puis celle de la France rejetèrent ainsi, peu à peu, le fascisme vers Berlin, reconstituèrent la transversale Berlin-Budapest-Vienne-Rome et permirent à Hitler d'oser toutes ses folies. C'est ce qu'a soutenu le témoin le mieux informé, le comte Charles de Chambrun, qui, dans la suite d'Henry de Jouvenel, avait voulu empêcher la « conjonction des dictatures ». Chambrun, comme Jouvenel, estimait que Mussolini, amical envers la France, mal disposé envers Hitler, désirait la paix. Léon Blum le rappela à Paris, laissant sans titulaire l'ambassade de France à Rome. On sait ce qui a suivi. (1)

Quoi qu'il en soit, au carrefour des alliances comme à ceux des réparations, de la crise économique et de la politique militaire, la IIIe République choisit la mauvaise voie. Les hommes en furent-ils seuls responsables ?

C'est à eux surtout que Paul Reynaud s'en prend. Il était, pourtant, sans illusions sur le régime et aurait volontiers souscrit, comme André Tardieu, à l'opinion de Tocqueville : la prépondérance politique d'une capitale ne peut être assurée que par la nature de son gouvernement. Moins sévère, en fin de compte, que Tardieu pour les institutions, il les condamna avant lui. Dès 1918, dès le lendemain de la victoire que la République venait de remporter dans la plus grande guerre de tous les temps, alors que Clemenceau gouvernait encore, il demandait que fût fortifié « ce cerveau défaillant qu'est le

(1) Voir Ch. de Chambrun, *Traditions et Souvenirs*, Flammarion, éd. et Joseph Caillaux, *Mémoires*, t. 3, Plon. éd.

pouvoir exécutif ». Cette bataille-là, il ne cessa de la mener pendant les vingt ans de l'entre-deux-guerres, appuyant Tardieu, soutenant Doumergue et le pressant d'entreprendre sa réforme avant que le Parlement, timide au lendemain du 6 février, ne se ressaisisse. Sur ce point, André Tardieu et Paul Reynaud avaient, essentiellement, pour adversaires les radicaux, défenseurs anachroniques des lois monarchiques de 1875. En 1924, à la veille d'accéder au pouvoir, interrogé par Kessel et Suarez sur la constitution, Edouard Herriot leur répondait : « Elle est très bien comme elle est, elle ne me gêne pas. »

⁂

La gravité de ces problèmes n'empêche pas Paul Reynaud de les traiter alertement. Les portraits, les croquis, les anecdotes, les « mots » dont il émaille son livre en renforcent l'intérêt. Ils mettent le lecteur en humeur d'oublier, quelquefois, ses regrets ou ressentiments au rappel des occasions perdues, à l'évocation des hommes qui les ont fait perdre. Trop rigoureux lui-même à l'égard de certains de ses anciens collègues, injuste à l'occasion (pour Pierre Laval notamment, dont il juge le rôle sous la IIIe République, on le sent, avec des arrière-pensées), Paul Reynaud ne refuse jamais de se laisser prendre au charme d'une personnalité pittoresque, à la drôlerie d'une répartie.

Quelques faits secondaires donneraient aussi matière à discussions.

Sévère à juste titre pour Poincaré parce qu'il a laissé passer l'heure du rapprochement franco-allemand, Paul Reynaud nous dit, en deux lignes, son admiration pour Delcassé. Delcassé est devenu une sorte de « tabou » de la IIIe République. Pourtant, n'aurait-il pas lui-même, au temps où Guillaume II rêvait d'être « l'empereur de la paix », et avait pour conseillers le prince Hohenlohe et le comte de Bülow, sacrifié une possible alliance franco-russe-allemande à l'Entente cordiale et l'essai d'une paix européenne à la préparation d'une guerre générale ?

« ...La Grande Chartreuse, écrit Paul Reynaud, où je devais, en 1940, autoriser le retour des moines... » Ce point de petite histoire est-il ainsi définitivement éclairé ?... Il faut distinguer. Dans son tout dernier ouvrage, Henry Bordeaux rappelle les faits, qui sont, en outre, relatés dans une brochure éditée par les Chartreux. (1)

En mai 1940, de Farneta, près de Lucques, où il résidait, le prieur général, dom Vidal, ancien saint-cyrien de la promotion de 1914 (la promotion du grand uniforme et des gants

(1) Henry Bordeaux, *Reflets de la montagne*, Plon éd., et *L'Ordre des Chartreux*.

blancs), télégraphia à Georges Mandel. L'entrée en guerre de l'Italie était imminente : il demandait au ministre de l'Intérieur de Paul Reynaud que le monastère de la Grande Chartreuse fût mis à la disposition de son Ordre. Georges Mandel ne répondit pas.

Le 29 mai, quelques religieux arrivaient à Voiron. Alerté, M. Ybarneguaray, ministre des anciens combattants, obtint pour eux de Georges Mandel une « autorisation verbale » de réintégrer la Chartreuse, autorisation qu'il transmit de Paris par téléphone. Désireux de vaincre par un mandat officiel la résistance du Préfet de l'Isère et du sénateur Léon Perrier, dom Vidal envoya deux de ses Pères à Paris. Ceux-ci se présentèrent place Beauvau ou moment où le gouvernement pliait bagages.

C'est le maire de Saint-Pierre-de-Chartreuse, M. Villard, qui, le 21 juin, jour anniversaire de la venue de Saint Bruno en Dauphiné, résolut « d'installer lui-même ces nouveaux habitants de sa commune ». Il y réussit en invoquant l'accord du gouvernement et son propre droit de réquisition. Mais le Préfet et, selon Henry Bordeaux, l'administration des Beaux-Arts avaient donné aux gardiens du monastère un ordre impératif de fermeture.

Seule donc « l'autorisation verbale » de Georges Mandel peut être mise à l'actif du cabinet Paul Reynaud. Elle ne suffisait pas : le sénateur Léon Perrier protestait encore contre cette « occupation par la force ». Et il faut bien admettre que la convention, qui consacra légalement le nouvel état de choses et régla les rapports de l'Etat et des Chartreux, fut signée par le gouvernement du maréchal Pétain.

Si souvent prompt à la critique, Paul Reynaud, par contre, est tout éloges pour le colonel de Gaulle, l'inventeur du corps cuirassé, qui fut son conseiller militaire à partir de 1935. Il est difficile de contester la valeur des arguments développés, deux ans auparavant, par de Gaulle dans son livre *Vers l'armée de métier*. Il est normal que Paul Reynaud ait, ensuite, soutenu dans sa carrière le technicien qui l'avait convaincu et qui, de l'autre côté du Rhin, avait convaincu Guderian. Mais il serait assez piquant de demander à Paul Reynaud s'il pense avoir été payé de retour. Est-il exact que, en 1942, un « résistant notoire », pressenti pour organiser l'évasion de Paul Reynaud, détenu au Portalet, soit allé consulter de Gaulle à Londres ? Est-il exact que Paul Reynaud, dans une lettre dont ce résistant était porteur, se soit offert à former un gouvernement français en exil ? Est-il exact que de Gaulle, tombant des nues, ait répondu : « Paul Reynaud est mal qualifié pour ce destin par son comportement hésitant de juin 1940 » ? (1) Soucieux d'éliminer tous les rivaux qui pou-

(1) Alfred Fabre-Luce : *Le plus illustre des Français*, Julliard, éd.

vaient le séparer du « pouvoir nouveau », qu'il rêvait d'incarner, de Gaulle autorisait Paul Reynaud « à s'évader, non à gouverner »... Il n'est pas possible que, dans le second tome de ses *Mémoires,* Paul Reynaud se refuse à aborder cette délicate question de ses rapports avec un ancien protégé, qui lui doit tout.

Sachons, pour cette fois, nous contenter de quelques autres savoureuses précisions. Waldeck-Rousseau s'imaginait, en 1900, vivre en des temps tragiques (des cauchemars, la nuit, le mettaient, paraît-il, aux prises avec des grévistes...). Et si, en 1933, le cabinet Paul-Boncour fut renversé, c'est, peut-être, par la faute d'un flacon de Synthol, qui se déboucha dans la poche du malheureux Henry Chéron, ministre des Finances, et inonda ses parties basses...

Louis GUITARD.

NOTES DE LECTURES

F. FELLINI et LO DUCA : *La Dolce Vita* (J.J. Pauvert).

Quelque deux cents photos du film de Fellini, précédées d'une brève analyse de ce film par Lo Duca : la formule est excellente, et l'on peut regretter qu'elle n'ait pas été appliquée plus tôt à toutes les œuvres marquantes du septième art, aux fervents duquel elle eût permis de se constituer une précieuse « cinémathèque imaginaire ». Car enfin, aucun « roman tiré de... » par quelque littérateur besogneux n'aura jamais un tel pouvoir d'évocation : en feuilletant cet album, on revoit, on revit scène par scène *La Dolce Vita* — c'est un peu comme si l'on assistait à nouveau à sa projection, l'imagination et la mémoire « liant » entre elles les images ici rassemblées dans l'ordre de leur succession sur l'écran.

Peut-être n'est-il pas trop tard pour « ressusciter » de la même manière, disons les vingt ou trente chefs-d'œuvre du cinéma qui le mériteraient, des *Rapaces*, de Stroheim à *Vertigo* de Hitchcock, en passant (je cite au hasard) par *Scarface, L'Atalante, La Chevauchée fantastique, Citizen Kane*, etc) ?

C. E.

Michèle PERREIN : *Barbastre* (Julliard).

Sait-on pourquoi un titre nous attire ou nous repousse ? Le *Barbastre* de Michèle Perrein ne me disait rien. J'avais tort. Voilà une romancière, et non une montreuse de baudruches, une personnalité, et non un reflet anémique de Françoise Sagan, elle-même... mais c'est un autre problème. Non que je me sente très à l'aise parmi les tics et les fausses libertés d'une génération que dix années à peine séparent de la mienne et qui me paraît, avec son impudeur, sa féminité toute déviée, son agressivité sexuelle et la crudité de son langage — le nôtre, au même âge, était « vert », selon une saine tradition —, beaucoup

plus proche des suffragettes et de leurs ridicules excès. Ces filles qui se veulent « nature » sont si loin du naturel, ce charme du charme ! Leur peau d'emprunt craque aux coutures et cela saigne, et elles s'étonnent, et elles pleurent ou se retiennent de pleurer en serrant les dents. Crâneuses !... Mais enfin, je ne suis pas là pour divaguer morale. Je dois rendre compte d'un livre qui, par sa densité, sa construction habile, son originalité, vaut la peine qu'on s'y arrête.

Marianne, Arnaud et Lupesco passent leurs vacances ensemble au pays basque, ce qui nous vaut quelques tableaux d'assez jolie couleur locale ; les deux premiers en arrivent à coucher ensemble. Lupesco aurait sans doute profité avec joie de cette belle fille, mais on ne lui a rien proposé. Il ne réussira qu'à se faire détester du couple qu'il examine trop lucidement, Marianne la désinvolte et Arnaud avec ses airs indolents s'étant mis à s'aimer vraiment.

Mais Barbastre, dans tout cela ? Ce précédent amant de Marianne, ce héros du néant et de l'impuissance, ce champion de la velléité érigée en loi, qui n'apparaît à aucun moment du livre, nos trois personnages vont le recréer par approches successives, le créer même, de toute pièce. Puisque Marianne en parle sans cesse, puisqu'Arnaud est son ami, Lupesco a l'idée d'en faire le sujet d'un roman qu'ils composeront ensemble, lui notant ce que les autres racontent. Et nous assistons à la naissance, à l'intérieur du roman initial assez mélancolique et désabusé, d'un roman annexe beaucoup plus savant et psychologiquement beaucoup plus profond que le premier. Le jeu de la vérité fait surgir peu à peu une espèce de spectre mythique, qui tire toute la couverture à soi, devient le centre d'intérêt morbide des trois désœuvrés comme du lecteur, qui voudrait bien savoir où on le mène. Barbastre le fantôme, Barbastre le fantoche, Barbastre le raté brisera le couple Marianne-Arnaud en même temps que la camaraderie du trio. Chacun, les vacances finies, reprendra sa solitude.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Cornelius **RYAN** : *Le jour le plus long* (Robert Laffont).

Cornelius Ryan, ce journaliste américain qui a rassemblé patiemment, depuis 1944, des montagnes de documents concernant le débarquement des Alliés en Normandie publie, avec *Le jour le plus long*, un livre passionnant d'un bout à l'autre. Notre époque, fertile en événements surprenants, a élevé le reportage au rang de « genre », comme d'autres favorisèrent le dramatique ou le romanesque. L'épopée moderne a rencontré ici un maître trouvère : son œuvre est un modèle.

Le « plus long jour » — l'expression est de Rommel — fut minutieusement préparé de part et d'autre de la Manche. Pourtant le hasard — une série de fâcheux hasards —, la fatigue, l'usure de l'armée allemande en hommes et en matériel se conjuguèrent pour que l'assaillant saisisse l'assiégé dans les plus mauvaises conditions. L'Attente, La Nuit, La Journée, trois tableaux hallucinants composent cette fresque; l'énorme Armada, qui surgit à l'aurore en vue des côtes françaises endormies derrière le mur de l'Atlantique, n'aurait pu mener sa tâche à bien sans les multiples actes d'audace ou d'héroïsme

que la nuit fit éclore, dans la floraison fragile des parachutes semés ici et là, selon un plan que le vent déjouait à plaisir.

Avec une objectivité sereine, Cornelius Ryan souligne les erreurs de part et d'autre, le courage et l'égal acharnement à lutter des adversaires, la brutalité de la mêlée où l'atroce, le miraculeux et le burlesque s'enchevêtrent. Nous sommes projetés dans la fournaise, dans l'horrible fracas de la bataille, aussi bien que nous écoutons la prière pendant la veillée d'armes qui précéda cette « croisade ». C'est que l'auteur a eu la chance, par un privilège dont l'historien du lointain passé ne peut jouir, de retrouver et d'interroger de nombreux survivants du Jour J : 700 hommes, tant Anglais que Français, Américains, Canadiens et Allemands, apportent là leur témoignage, chacun selon sa sensibilité propre, sa tournure d'esprit, son langage. Il a su dégager les grandes lignes d'une entreprise grandiose et chaotique et rendre parfaitement intelligible le déroulement d'une opération qui mit en œuvre des milliers d'individus, d'avions et de bateaux, tantôt se plaçant au point de vue de Sirius tantôt du point de vue de l'homme seul engagé dans l'enfer avec sa peur et son espérance sans autre choix que l'antique « vaincre ou mourir ».

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Pierre NAUDIN : *Les Mauvaises Routes* (Gallimard).

J'ai fait comme tout le monde de la bicyclette pour mon plaisir ; mais je supplie qu'on me croie si je clame aussi haut que possible, mon peu d'intérêt pour cet instrument envisagé comme un moyen de sport. Chaque année, le Tour de France m'est une épreuve dont les signes annonciateurs me plongent dans l'angoisse; mes fils, que cette kermesse passionne, me contraignent par leurs enthousiasmes, leur science ès-sprint et leur dextérité à faire brailler la radio, à une cure forcée d'introversion. « Complexée », éperdue, tendue, navrée, rompue, j'attends avec résignation que l'orage passe et j'enrage intérieurement. Si j'avoue donc que j'ai suivi *Les Mauvaises Routes* avec un certain plaisir, on voudra bien admettre que c'est un plaisir sans complaisance préalable. Au surplus, ce gros livre a de quoi effrayer, il pourrait, à la vérité, supporter quelques coupures. Ceci dit, ce premier ouvrage de Pierre Naudin non pas roman sportif, mais roman sur les sportifs, montre des qualités non négligeables.

Jacques, issu d'un milieu très modeste, aime le cyclisme autant que l'argent. Comment son arrivisme et sa persévérance le conduiront au faîte de la gloire en même temps qu'il sacrifiera à celle-ci son amour, ses parents, ses amis, c'est, en deux mots, le sujet. Mais l'auteur a placé son personnage et les multiples comparses — tous bien venus — qui l'entourent dans une époque particulièrement bouillonnante en événements politiques et sociaux : les années d'avant-guerre, et dans un milieu « prolétarien » haut en couleur. Ce roman d'un coureur est donc à la fois un roman psychologique, un roman de classe, un roman d'équipe — « les copains de la route » — et un roman historique ; encore une fois un peu longuet, un peu lassant par ses dialogues trop volontairement teintés d'argot, mais enfin un roman grouillant de vie, qui console de la littérature squelettique, notre pâture quotidienne.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Natalie CLIFFORD BARNEY : *Souvenirs Indiscrets* (Flammarion).

« Paris est la seule ville où l'on puisse s'exprimer et vivre à sa guise », déclare, dans ses *Souvenirs*, Natalie Clifford Barney, « l'Amazone » de Rémy de Gourmont. Vivre à sa guise elle l'a fait fièrement, cette Américaine belle et riche qui aima les femmes, fut aimée des hommes et sut, ce qui est plus ardu, retenir leur amitié.

Vingt ans en 1900 ! Le temps des équipages... Lyane de Pougy fut la première passion de Natalie, qu'une mère, occupée à peindre à la manière de Whistler, abandonnait à ses fantaisies. Folle époque, aux goûts saugrenus, où des demoiselles prénommées Opale ou surnommées Atthis envisageaient de recréer à Mytilène une « école de poésie, de jeunesse et d'amour », telles ces poétesses de jadis, qui arrivaient de toute part pour entourer Sapho. Renée Vivien, fiévreuse et mélancolique, fut l'amie dont les joies et les désespoirs s'emmêlèrent un temps aux jeux païens de la fringante étrangère.,

Comme tout cela paraît lointain, exotique ! Presque autant que ce couple légendaire, les Mardrus, dont on a peine à croire qu'il disparut au lendemain de la dernière guerre seulement. Lucie Delarue, cette sirène passionnée, avait, presque enfant épousé le mage oriental que tout Paris s'arrachait. Il en fit la déesse des soirées étourdissantes. où l'on s'amusait autant à se costumer qu'à se dévêtir. Paul-Boncour, Porto-Riche, d'Annunzio et d'autres adulaient « la Princesse Amande », que ses goûts inclinaient à d'autres plaisirs. Séparée de ce maître exigeant, Lucie sombra dans la misère et l'oubli, tandis que Mardrus perdait auprès d'une autre, jusqu'au souvenir de sa belle adorée.

« En elle l'intelligence contrôle tout », écrit Paul Géraldy de Natalie Clifford Barney. En effet, les portraits qu'elle esquisse de Rémy de Gourmont, Milosz, Colette, Elisabeth de Grammont, et, en contrepoint, de cent autres. demeurent, malgré la tendresse ou l'amitié qu'elle a pu porter aux modèles, empreints de la lucidité la plus ferme. *Souvenirs Indiscrets ?* Sans doute, ces confidences vont-elles parfois jusqu'à l'extrême, mais sans dépasser jamais les limites où l'indiscrétion est un privilège du tact.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Jean PRASTEAU : *Fenêtres sur Seine.* - Illustrations de C. LEBRETON (Le Livre Contemporain).

Ouvrir avec Jean Prasteau *Fenêtres sur Seine*, c'est entreprendre un voyage à travers une capitale que les Français — et surtout les Parisiens — connaissent trop mal. Excursion dans le temps, dont le fil conducteur glisse, paresseux et souple, entre des berges sans pareilles, fleuve fastueux aux eaux tranquilles et traîtresses. De Julien l'Apostat à Apollinaire, on a dit son charme; de Lutèce au Paris gigantesque d'aujourd'hui, l'histoire s'inscrit sur ses rives, alluvions successives déposées par les âges, tantôt palais et cathédrales, tantôt larmes et sang; de Charenton à Boulogne, des guinguettes de naguère aux modernes usines. nous en suivons le cours, à moins que, sautant d'une berge à l'autre, par l'un de ses trente ponts nous ne marchions de découverte en découverte, étonnés et ravis.

Voltaire ricane derrière une vitre; les Templiers rôtissent à la proue du Vert-Galant; ce pêcheur de Bercy, c'est Robespierre; Bailly ici, marche au supplice et Damiens hurle de douleur où picorent, indolents, nos gras pigeons de l'Hôtel de Ville; la girafe de Charles X étire son long cou au Jardin des Plantes, les Normands rugissent et Geneviève prie... L'eau monte : c'est la crue de 1910; elle baisse au point de se réduire à un ruisseau : c'est la Libération. Parfois elle rejette le cadavre d'un désespéré parfois elle fait semblant : la fameuse « Inconnue de la Seine », au sourire énigmatique, ne fut qu'un canular bien monté.

Paris glorieux, Paris truand, Paris funèbre, Paris gouailleur et cruel, Paris sur Seine... Fermons la fenêtre au bord de l'eau.

Ginette GUITARD-AUVISTE.

Velimir KHLEBNIKOV : *Ka* (Em. Vitte, éditeur).

Très curieux ouvrage d'un « futuriste » russe de la singulière époque 1900-1910. Il y aurait un parallèle singulier à faire entre cet art révolutionnaire (mais qui n'a rien à voir avec la révolution des soviets) et celui de nos « Petits romantiques ». Des thèmes passablement réalistes, un style étonnamment neuf, vif, passionné, le tout en forme de proses rythmées ou de poèmes en vers très libres, mais enlevés dans un mouvement étonnant de vie. C'est une découverte, et Velimir Khlebnikov est cet authentique Slave dont Maïakovski disait : « Notre maître à tous ! »

W.P. ROMAIN.

Erwin REISNER : *Métaphysique de la sexualité* (Plon).

Observant que l'être humain, loin de se trouver isolé, n'existe qu'en tant qu'élément du couple, le philosophe allemand Erwin Reisner n'est pas, comme on pourrait le croire, un disciple de Freud ou de Jung. Profondément chrétien, il livre le résultat d'observations et d'analyses excessivement serrées des obsessions modernes et de leurs lointaines et réelles origines, celles qu'il faut chercher dans l'amour le plus pur qui fut offert par le Créateur. Si difficile que soit cet ouvrage, très bien traduit par Pierre Jundt, sa lecture est passionnante.

W.P. ROMAIN.

Henri-Paul EYDOUX : *Lumières sur la Gaule* (Plon).

Sous-titré modestement : « Les récentes découvertes archéologiques », le dernier ouvrage d'Henri-Paul Eydoux, « Lumières sur la Gaule », propose et tient cette gageure : un livre amusant ès archéologie. Aussi bien dans un spirituel avant-propos, l'auteur s'excuse, rappelant que nombre de ses « chers confrères » admettent

difficilement qu'on ne traite pas du sujet avec gravité. Il a raison, car s'il a choisi le parti de traiter légèrement un sujet sérieux, il n'en a pas moins donné à son exposé une solidité qui n'apparaît pas : un peu comme ces monuments romans qu'il aime et qui firent l'objet de ses premières recherches (cf. « Les Eglises cisterciennes d'Allemagne »), une infrastructure invisible et ignorée assure au monument une assise à toute épreuve. Mais déjà dans « Cités mortes et lieux maudits de France » comme dans « Monuments et Trésors de la Gaule », il avait su montrer que mieux qu'une science austère, qu'un divertissement de savants chevronnés ou d'amateurs vieillis, l'archéologie est avant tout une aventure. Accentuant son propos, c'est cette aventure elle-même, dans ses aléas quotidiens, qu'il montre ici. Sans paraître y toucher,Henri-Paul Eydoux, qui est résolument hostile à toute forme de prosélytisme, enseigne les méthodes des chercheurs et les procédés des archéologues. Du sous-sol de Paris à celui de Strasbourg, de Montcaret en Dordogne à Saint-Bertrand-de-Comminges, de Montferrand de l'Aude à Ensérune dans l'Hérault, enfin de l'oppidum de Constantine, près de l'étang de Berre à Alba, capitale des Helviens, en passant par Châteaumeillant, le conteur parfois passionné, souvent détaché, toujours passionnant, conduit son lecteur avec autorité et avec adresse, car il lui fait croire à un jeu de dilettante. Et quels types humains ne nous présente-t-il pas ! Des amateurs : l'épicière de Montcaret, Madame Tauziac, intrépide gardien auxiliaire des monuments historiques du lieu, l'instituteur Bertrand Sapène, directeur des fouilles de Saint-Bertrand-de-Comminges, ou d'acharnés professionnels comme feu Théodore Vacquer, véritable inventeur du sous-sol parisien, et son actuel successeur Michel Fleury. Leur portrait est net, sans bavure, et H.P. Eydoux a le don de l'image, ou plutôt du mot qui porte et qui peint. Cet érudit qui ne veut pas avouer le goût qui le tient, ce curieux qui prend le masque d'un promeneur nonchalant, compose une figure d'archéologue certes nouvelle et bien curieuse. L'archéologie ne peut qu'y gagner car le béotien, le lecteur ignorant parvient au terme du livre sans avoir jamais senti la fatigue au long du chemin et des patients travaux que le guide l'a convié à découvrir.

W.P. ROMAIN.

LES ARTS

Nouvelles salles de l'Ecole française du XIXe siècle, au musée du Louvre

L'ouverture des nouvelles salles de Peinture du XIXe siècle, inaugurées au début de juillet dernier, a été un événement artistique, gros de conséquences, le plus important sans doute de l'année, qui avec l'admirable Exposition Poussin, exposition hors-série, pourrait bien être l'amorce d'une orientation nouvelle dans l'évolution de l'art français contemporain.

L'installation de ces nouvelles salles sous l'attique du vieux Louvre, amorce d'un circuit complet, fera des salles et galeries supérieures de la Cour carrée, entièrement reconstruites ou rénovées un musée complet de l'Ecole française, allant du XVIe au XIXe siècles, avec en annexe les petites salles médiévales du Pavillon Lesdiguières. Elle comble enfin cette incroyable lacune d'un Musée national, réduit depuis vingt ans à n'être plus qu'un musée d'art comparatif, dans lequel l'Ecole française n'était représentée que de manière tout à fait partielle ou épisodique par les accrochages de la Grande Galerie, la Collection Bestegui et les vastes « machines » néo-classiques ou romantiques des Salles Molien et Daru.

Les conséquences de cette longue et paradoxale carence furent, si on peut dire, désastreuses. Une génération d'artistes, d'amateurs, de Français de toute condition grandit entre temps dans l'ignorance et la méconnaissance de ses véritables traditions artistiques nationales, obligés de se rabattre sur des expositions occasionnelles, des présentations temporaires de tableaux prélevés sur une masse d'œuvres capitales, condamnées à rester dans les réserves de notre grand musée ou à se promener épisodiquement à travers le monde pour des manifestations de prestige organisées à l'étranger.

Cette absence analogue à celle du chef de famille, loin duquel les enfants grandissent, abandonnés à des tutelles incertaines ou livrés à des éducateurs occasionnels, n'est pas étrangère à la confusion, aux divagations, qui ont marqué l'évolution de la Peinture française contemporaine depuis surtout la fin de la dernière guerre. Pratiquement le vœu des Futuristes, « voulant bouter le feu aux musées », se trouvait réalisé

par une absence de musée, qui n'était pas pour autant cette jachère et ce rafraîchissement d'atmosphère, qui peuvent — théoriquement du moins — résulter d'un retour à la simple nature, entendu à la manière des adeptes de Rousseau. Non, car à défaut des exemples de la tradition, une pléïade de manifestations, un foisonnement d'expositions presque toutes consacrées aux avatars les plus récents, les plus extravagants, les plus arbitraires de l'Art prétendu moderne, étaient proposés aux jeunes artistes. Ignorant Poussin, Watteau, Géricault, Delacroix, Courbet, voire Cézanne, ils étaient sursaturés de Picasso, de Kandinsky, de Paul Klee, de Chagall..., n'ignoraient rien des succédanés les plus aberrants du Cubisme et du Surréalisme.

Le Musée d'Art moderne, auquel on ne peut reprocher un défaut d'activité, en des séries d'expositions rétrospectives, apportaient une consécration officielle à l'œuvre d'artistes contemporains, certains toujours vivants, dont la personnalité et le talent seront demain sinon complètement oubliés, du moins tenus pour tout-à-fait secondaires. Il y eut quelques contre-parties. Le Musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris, sous la direction et l'impulsion de son infatigable conservateur, André Chamson, organisait un cycle de grandes expositions temporaires révélant aux Parisiens les « Trésors d'art » des grands musées étrangers, Vienne, Berlin, Munich, Collection Van Beuningen, l'Art des grandes époques ou civilisations révolues, du Mexique, du Pérou, du Japon, de l'Inde, de l'Italie médiévale... La Direction des Musées de France prenait des initiatives parallèles, au Musée de l'Orangerie. Mais toutes ces manifestations, dont quelques-unes furent magnifiques, certaines inoubliables, ne faisaient qu'aggraver la nostalgie des chefs-d'œuvre absents et de leur *permanente présence*. Car si les expositions temporaires sont utiles, animant, stimulant la vie artistique, elles sont insuffisantes, au regard de la culture et de la véritable formation esthétique et artistique, laquelle ne peut se fonder qu'en profondeur, dans la fréquentation habituelle des maîtres. Nos rapports avec les œuvres d'art sont de l'ordre de l'amour. Un amour ne se nourrit que de présence et des rapports constants avec l'objet aimé peuvent seuls lui assurer fécondité et pérennité.

Pourquoi avoir tant retardé ce commencement de réalisation d'un grand musée d'Art français ? Je dis bien commencement, car les salles nouvelles avec leurs quelque quatre cents tableaux, que prolongent celles du Musée du Jeu de Paume, — je déplore, soit-dit, en passant, cette coupure, il serait infiniment souhaitable que les aménagements du Louvre, conditionnés par l'évacuation des paperasseries du Ministère des Finances, permettent la réintégration totale dans le Palais de tous les tableaux de l'Ecole française moderne, impressionistes

compris, sans autre distinction que chronologique, la Peinture française formant un tout, — ces nouvelles salles ne constituent qu'un volet du grand polyptique tant attendu. Le XIXe siècle, avec les grands romantiques, les peintres de Barbizon, les réalistes, les pré-impressionnistes et les impressionnistes, appelle tout ce qui le précède, le prépare, l'explique, le justifie. Comment le séparer du reste ?

Comment le séparer de ce merveilleux XVIIIe siècle, où, en dépit des idées reçues, des études prétendues exhaustives, il reste tant et toujours à connaître, voire à découvrir et le privilège de l'art dans sa pérennité n'est-il pas de refleurir au printemps de chaque nouvelle génération, découvrant pour son compte ce qui enchanta les générations précédentes ? Comment le séparer de ce 17e siècle, qualifié si justement de grand et qui reste pour nous presque inconnu, tant se sont accumulés, avec le temps et les modes successives d'erreurs d'optique, d'oublis, de préjugés, sur une époque dont la complexité et la sève profonde offrent tant de perspectives encore insoupçonnées, ce dont témoignent les récentes résurgences des Le Nain, d'un Georges de La Tour, révisions très partielles de l'Histoire et de la Critique ? Comment le séparer de ce XVIe siècle, qui fut si dru, si foisonnant avec les divers courants qui l'animèrent, survivance des écoles régionales, formation de la première Ecole de Fontainebleau, confluence des courants transalpins et flamands, persistance du vieux fond médiéval ? Comment le séparer de ce Moyen-Age « énorme et délicat », qui au regard du XVIIe siècle, ordonné comme un Parc à la Le Notre, du XVIe, pareil à une de ces forêts d'Ile-de-France aménagées en territoire de chasse pour les plaisirs des monarques et des princes passionnés de vènerie, se propose à nous comme une grande sylve, sans autre ordonnance que naturelle, où les chercheurs trouveront longtemps de vastes sujets d'étude et les amateurs des sources profondes de délectation ?

Cette récapitulation faite sous l'angle de la connaissance, pour laquelle le musée est un indispensable moyen d'étude, vaut en effet plus encore sous l'angle de la *délectation*, qui est la grande utilité du musée. Combien à ce point de vue ne doit-on pas regretter la mutilation volontaire de notre Louvre et souhaiter qu'il soit enfin ce qu'il doit être : un grand musée d'Art français, la plus grande, la plus parfaite attraction artistique de Paris, pour la réalisation duquel aucun sacrifice ne sera jamais assez généreux, assez complet.

Quand on met en parallèle les crédits dérisoires affectés à la sauvegarde et à la mise en valeur de notre patrimoine monumental et artistique avec les crédits démesurés affectés à une défense nationale problématique, aux centaines de milliards engloutis en pure perte dans les prototypes d'avions aussitôt

démodés que construits, en des armements périmés avant d'être sortis des arsenaux, aux centaines de milliards investis en des entreprises chimériques, concernant l'équipement de territoires, constituant hier la Communauté française et qui seront demain une poussière d'Etats exotiques n'ayant d'autre destin que de retourner à leur chaos originel, on peut légitimement se demander où va notre pays, gouverné par des *utopistes,* tantôt la proie des surenchères démagogiques, tantôt la victime d'une « politique de prestige », hors d'époque et qui ne peut le mener qu'aux aventures militaires et aux catastrophes nationales.

Quand on voit ce que d'autres pays, dont les traditions ne sont ni plus anciennes, ni plus belles que ne le furent les nôtres et dont les difficultés financières ne s'avèrent pas moindres, conséquence des égarements d'une politique démographique devenue absolument démentielle, cédant à tous les faux impératifs socio-économiques des démocraties modernes, quand on voit et apprécie cependant l'importance et la qualité de leurs réalisations muséographiques et de leurs entreprises de sauvegarde monumentale, on reste songeur. Qu'est-ce que les nouvelles salles du Louvre, ouvertes après vingt ans de projets, de devis, de travaux interrompus, auprès des magnifiques aménagements du musée provincial de Capodimonte, à Naples ? Sinon un travail de *bricoleurs,* genre dans lequel notre pays paraît désormais exceller.

Paris offre actuellement un exemple typique de l'amplitude de nos programmes et de nos méthodes de réalisation avec la façade du vieux Palais du Quai Conti. Il existe sans doute pour ce Palais, affecté à l'Institut de France, un programme de restauration qu'on aimerait connaître, mais qui ne s'est traduit en près de vingt ans que par le remplacement partiel et coûteux des croisées de fenêtre dont le réticulage s'est avéré mal proportionné et par le récent nettoyage de la seule façade du Dôme, également interrompu faute de crédits, ce qui rend ce vénérable monument pareil à la tête d'un teigneux ou à celle d'un monsieur sortant de chez le coiffeur après s'être fait tailler la moitié de la barbe et teindre quelques mèches de cheveux.

Revenons aux nouvelles salles du Louvre. Je n'en critiquerai ni l'architecture, ni les dispositions générales qui, somme toute, apparaissent satisfaisantes, — peut-être pourrait-on y rendre le mécanisme de climatisation plus silencieux. Les administrations françaises, toujours en retard d'un siècle, n'ont pas encore su apprécier la nécessité et l'incommensurable bienfait du *silence.* Il n'est, pour s'en *convaincre* que de constater, en dépit des augmentations de tarif, la manière proprement scandaleuse dont fonctionnent notre chemin de fer métropo-

litain et la plupart des autobus de la R.A.T.P. Ce que l'on peut critiquer c'est le plan muséographique.

Evidemment, je le sais, les musées sont tenus par les dispositions des legs qui leur sont faits et sans lesquels la plupart de ces musées n'existeraient pas. Mais est-il nécessaire pour cela de reconstituer dans leur intégrité des donations telles que les donations Chauchard, Thomy-Thierry, Schielting ? Je ne suis pas novateur à tout crin et ainsi j'apprécie assez mal l'inutile et coûteuse transformation de la Galerie Médicis, transformée par souci de purisme archéologique en une sorte de « chambre ardente » où il ne manque que le catafalque et les torchères. Je sais qu'il est des modes et des optiques saisonnières, mais je sais aussi que le temps est le grand ordonnateur et qu'il est des jugements de qualité sur lesquels on ne revient pas. Or, que viennent faire dans un musée, où la place est si parcimonieusement mesurée aux authentiques chefs-d'œuvre, les petites « bédouinneries » de Decamps, certains Diaz, d'outrageants Besnard et quelques autres épices du même tonneau, tolérées dans le bric-à-brac du Musée de Chantilly, qui contient tant de merveilles mêlées à des bijoux de pacotille, en raison des dispositions testamentaires, totales et strictes, du Duc d'Aumale léguant à l'Institut de France son château transformé et installé en musée par ses soins ; le duc d'Aumale était un grand seigneur munificent mais qui subit le goût de son époque et manqua de discernement dans le choix des artistes contemporains, dont il rechercha les œuvres et encouragea le contestable talent.

Il serait possible, tout en rendant hommage à la mémoire et à la générosité des anciens donateurs d'opérer de discrètes coupures, comme dans un texte surchargé d'épithètes et d'hyperboles. Ce serait même la meilleure manière de les honorer. Le Louvre n'a jamais reconstitué la Donation Lacaze, mutilée à l'origine par des dons inconsidérés faits à des musées de province, comme le fut si sottement le Legs Caillebote, amputé de manière plus radicale encore. Présenter le XIXe siècle français avec de telles lacunes, de telles disproportions d'effectifs et de choix est aussi ridicule que de mettre sous les yeux du public le Palais Mazarin dans son habituel habit d'Arlequin, mais beaucoup plus grave. Quatre-vingt dix Corot, c'est bien, c'est trop. En regard, combien de Daumier, combien de Courbet ? Et encore le nombre importe peu en soi, seule la qualité et c'est là qu'une mesure, une juste proportion, d'heureuses confrontations s'imposeraient, parlant plus éloquemment et plus haut que tous les commentaires et toutes les gloses des catalogues. Un musée est avant tout et surtout un spectacle, ordonné, harmonieux. Une salle de musée bien composée doit être une musique pénétrante, vous jetant dans une atmosphère à laquelle il est impossible de se soustraire.

Sur ce plan la Collection Personnaz, dont la place logique serait au Jeu de Paume, en attendant les futures et souhaitables réintégrations, collection assez hétéroclite et où il n'est pas de chefs-d'œuvre majeurs, appellerait une ordonnance beaucoup plus stricte, le réencadrement de presque tous les tableaux exposés, qui l'ont été en dépit du bon sens et du bon goût le plus élémentaire par le donateur. Un effort a été fait dans l'ensemble des nouvelles salles en ce qui concerne l'encadrement, mais il reste beaucoup à faire dans l'ensemble du musée. Je sais que c'est coûteux, difficile, mais il faut considérer que le cadre d'un tableau constitue son architecture extérieure, qu'il faut savoir tenir compte dans un encadrement adéquat, outre des convenances de style — une peinture quelle que soit sa qualité n'échappe pas à son époque — des rapports justes de coloris, de surface, de modénature, d'ombre et de lumière. Sur ce plan, il reste beaucoup à faire et en dépit des efforts tentés l'encadrement de l'Exposition Poussin était encore très loin de la perfection. Mais là aussi « *ne tirons pas sur le pianiste, il fait ce qu'il peut* », avec un instrument désaccordé et de mauvaises partitions.

F.-H. LEM.

LES SPECTACLES

" L'AVVENTURA "
de MICHELANGELO ANTONIONI

Bienheureux cinéastes ! Dans un monde voué à la vitesse, où les rédacteurs en chef soupirent accablés devant le compte rendu d'un livre de sept cent cinquante pages. « Oh, dix lignes c'est bien long, les lecteurs ne suivent pas ! » ils peuvent, eux, fonder leur célébrité sur ce luxe inouï, la lenteur. Elle leur est devenue un style, une personnalité, une recherche, en un mot un « nouveau langage cinématographique ». Michelangelo Antonioni a enfin atteint la gloire. Il peut consacrer un film de deux heures trente de projection à conter une histoire dont les seules péripéties dramatiques sont à peu près des expressions de visages et les rapports avec eux-mêmes de deux personnages.

Le prétexte narratif est difficile à exposer tellement il est ténu, tellement on redoute d'en suggérer davantage. Au cours d'une promenade sur une île au large de la Sicile, une jeune femme brune disparaît. Son fiancé part à sa recherche avec une amie blonde de la disparue, à laquelle il fait bien entendu aussitôt des avances précises. La blonde va enfin se décider à dire oui quand elle le surprend avec une troisième. Fin.

Et bien entendu, soyons précis, au cours de cette recherche, le scénariste n'a recours à aucun rebondissement extérieur. Ce n'est pas une *enquête* à laquelle

on prétend nous associer, c'est une *quête* dont on entend nous communiquer le *climat*. Le véritable sujet est la proximité de deux êtres dont la tâche commune qu'ils se sont fixée n'est que le cadre ou le prétexte. Car il est bien clair que ce que lui recherche en réalité ce n'est nullement la disparue, mais celle qui recherche avec lui.

On a l'air de se moquer. Et pourtant il n'en est rien. Ce film est loin d'être indifférent. Mais il laisse perplexe, et l'on se sent tourner autour avec des méfiances de souris devant le morceau tentant dont elle ne sait s'il est piégé. Une voix souffle : — Mais cette lenteur n'est qu'un procédé parfaitement extérieur. Que prouve-t-elle, qu'apporte-t-elle en fait de vraie expérience humaine, de cette connaissance du détail irremplaçable qui en fait est tout ? Ce film est lent, mais ce film est rapide aussi, trop rapide sur les articulations psychologiques. Il ne suffit pas d'être lent pour être riche.

Mais une autre voix répond : — En vérité le sujet de ce film est le rapport du Don Juan moderne, obsédé et fugace, enfant avide et inquiet, que la femme rassure... pour un bref moment seulement, et de la femme que ces caractères attirent précisément sans la combler. Or tout ceci est traduit d'une manière sensible amie de la mémoire. Et la vie n'est-elle pas ainsi, engluée dans le sommeil des automatismes sentimentaux - sexuels ?

La première voix reprend : — Et quel personnel accablant ! Deux heures et demi pour nous entretenir de problèmes posés à ce niveau précisément, par des personnages veules, non seulement sans caractère, mais sans caractéristiques...

— Mais que les visages sont beaux et émouvants. Monica Vitti n'est-elle pas admirable ? Et les paysages : l'île, la mer, la ville abandonnée...

Sans doute est-ce bien un film de l'époque, souvent irritant, et brusquement passionnant.

Imprimerie Maurice MIDOL. — Montargis (Loiret)
N° d'Impression : 612. Dépôt légal : 4e trimestre 1960.
Le gérant : Jacques POILLOT.

960.